















# ÉVANGÉLINE



H. W. LONGFELLOW

---

# ÉVANGÉLINE

CONTE D'ACADIE

TRADUIT

Par CHARLES BRUNEL

---

DEUXIÈME ÉDITION

ILLUSTRÉE DE 45 VIGNETTES SUR BOIS

Par Jane E. Benham, Birket Foster et John Gilbert

ILLUSTRATIONS

PAR

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

---

1872

PS 2266  
A42

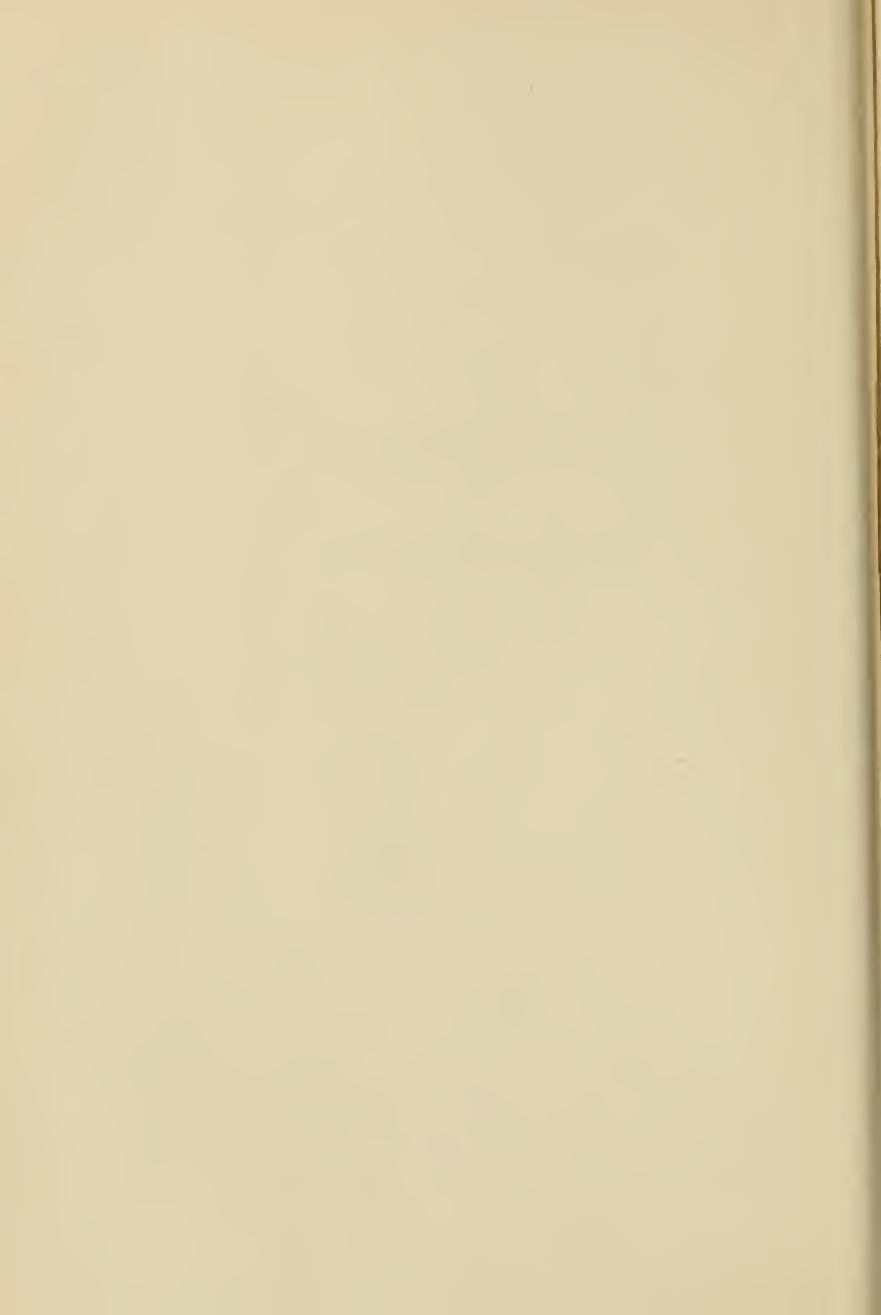
37723  
'03

Y-1000 300  
2000/100 70

A MADAME CHARLES BRUNEL

HOMMAGE DU TRADUCTEUR

CH. BRUNEL





## PRÉFACE

Les amours fidèles de deux beaux enfants, leur bonheur fugitif comme une chaude éclaircie de soleil dans un ciel où s'amasse l'orage, leur séparation violente, leurs longs efforts à se rejoindre, et leur mariage dans la mort après une vie de souffrances et de résignation, tel est, à l'analyse, le beau poème de Longfellow. Le sujet, comme on peut voir, n'a pas cette haute saveur de nouveauté qu'on goûte si fort à notre époque d'actualités brûlantes et d'exceptions malsaines. L'histoire est simple, presque naïve ; il n'y couve ni grosse intrigue, ni machination mystérieuse qui éclate, au bouquet, comme la maîtresse pièce d'une boîte d'artificier ; l'intérêt s'y attache surtout à l'âme des personnages ; l'action, pareille à ces belles rivières silencieuses qui coulent d'un flot si uni et si égal qu'elles semblent dormir dans leurs rives, l'action y marche sans remous et sans écume, tant est large et profond le lit qu'elle s'est creusé, et le courant qui la mène au dénouement de la

mer à la lenteur et la majesté des choses puissantes. Les sentiments, eux aussi, sous la même uniformité de surface, ont le même lointain de fond et la même ampleur paisible. C'est dans ce système et avec ces matériaux d'idées que sont conçues et exécutées les grandes œuvres. Le poème d'*Évangéline*, si simple et si court qu'il soit, est une de ces œuvres, car il a été donné à son auteur de le grandir de toute la hauteur de son âme d'artiste et d'homme de bien, c'est-à-dire de poète.

Longfellow a bien, en effet, le sens de l'art. Il sait saisir la pensée dans une image, l'y cristalliser, comme une source claire fait un coin de ciel bleu, et, par cette réflexion lumineuse, la faire vivre d'une vie doublement vraie, doublement profonde. Il a l'instinct de ce procédé d'anti-thèses qui, en poésie, donne le relief et l'intérêt aux choses, absolument comme la lumière dans la nature et la couleur dans un tableau découvrent et inventent, pour ainsi dire, un beau site ou un beau visage. Il a le secret de cette sympathie mystérieuse qui existe entre une joie ou une souffrance de l'âme et tel aspect sombre ou éclatant du ciel, et c'est ainsi qu'il arrive à poétiser l'homme et la nature en les idéalisant l'un par l'autre. Mais, avec ses qualités générales qui sont comme le fonds commun à tous les poètes, il a des tendances, des préférences, une manière en un mot qui, si elles donnent à son génie l'originalité, l'enferment

en même temps dans des limites fixes. Il est le poète des soleils bienfaisants et des cœurs purs, des brises élémentes et des âmes tendres. Ce qui le touche, dans la nature, ce sont ses mystérieux silences, ou ses éclats contenus ; ce qu'il exprime plus volontiers de l'âme humaine, ce sont ses pieux recueils, ses tendresses peureuses et ses dévouements discrets. Comme il est plus sensible, dans le paysage, à ce qu'il a de clair, de reposé, d'ému, ainsi, dans le cœur, il va chercher tout d'abord les sentiments de charité, d'attendrissement et de résignation. Ses horizons, pénétrés, comme ses pensées, d'une lumière un peu diffuse, lui empruntent quelque chose de cet indéfini, de cet inconnu qui pousse en avant lecteurs et voyageurs. Au reste, il y a dans un autre de ses poèmes un vers qui donne bien la mesure et le ton de sa pensée :

Aimer, c'est du soleil, et haïr, c'est de l'ombre <sup>1</sup>.

Longfellow est tout entier dans cette idée touchante vêtue de cette claire image, et il suffirait de décomposer ce rayon de poésie pour montrer de quel arc-en-ciel de sentiments généreux et de formes gracieuses est fait ce talent sympathique.

Mais ce qui donne surtout sa valeur à ce poème, c'est la

<sup>1</sup> « Love is sunshine, hate is shadow ! » (*The Song of Hiawatha*, chant X.)

spontanéité du sentiment religieux et la profondeur du sentiment moral. La philosophie de Longfellow, naïve, involontaire, sans subtilité dogmatique et utilement applicable aux faits, serre de près la vie, ses devoirs et ses luttes et s'y adapte comme une théorie bien faite qui contiendrait tous les accidents de la pratique. Le mot de cette philosophie, de cette morale, de cette religion, est résignation. Il semble qu'on n'imagine pas deux manières de comprendre et d'appliquer cette grande vertu. Il y a cependant une sorte de résignation qui n'est qu'une forme de la lâcheté d'esprit et du manque d'énergie morale. C'est celle-là que Silvio Pellico a mise à la mode et qu'un christianisme de couvent proclame volontiers la grâce suprême. Elle est tout entière dans une espèce d'inertie et d'abandon, force négative que la nature a mise au service de ces existences inférieures dont toute la défense consiste à *faire le mort*, à l'approche du mal, mais à laquelle l'homme, armé de l'idée, ne saurait recourir sans honte. Cette résignation-là énerve la volonté, détend les ressorts de l'activité, soumet d'avance l'âme, l'esprit, le corps, à une espèce de prédisposition d'insensibilité qui n'est pas sans analogie avec le fatalisme mahométan et l'anéantissement des bouddhistes. Elle dirige toutes les facultés de l'être vers ce but : prévoir la douleur pour en neutraliser ou en fausser le choc par une attitude d'âme particulière, et fait de la vie une mort anticipée en

rendant l'homme indifférent aux injustices, lâche aux humiliations et dévot aux hasards.

La morale de Longfellow est d'autre sorte, et c'est là précisément l'intérêt de ce petit livre, et notre excuse d'avoir osé traduire des vers. Elle a cela de bon et de sain, qu'elle pose nettement la limite et marque l'heure où le sentiment de la résignation devient avouable, légitime, chrétien. Loin d'exclure l'effort constant, la lutte héroïque, loin de faire redouter le danger, la douleur, la mort, elle les idéalise et fait de la rude bataille humaine quelque chose de prévu, d'intelligent qui l'ennoblit et lui donne des proportions grandioses.

Intéressante à ce point de vue général et élevé, l'œuvre du poète américain l'est encore à cet autre titre particulier, qu'elle est le résultat, sur un sol nouveau, de la fusion de deux peuples d'origine distincte. Longfellow est, en effet, à notre époque, le représentant direct, en poésie, du compromis moral qui devait, tôt ou tard, se signer entre l'intolérance du vieux monde latin défendu par les races espagnoles et l'ardeur religieuse souvent excessive des premières colonies puritaines de l'Amérique du Nord. La passion du devoir, passion essentiellement anglaise, avec ses héroïsmes farouches et ses sombres énergies, et l'amour de la vie contemplative, avec ses paresse et ses répugnances à la lutte, se sont rencontrés dans l'âme d'un poète

américain, et du combat qu'ils se sont livré est résulté une sorte d'électisme religieux et moral, curieux monument édifié sur les solides assises du devoir, et dont l'architecture, dans les parties hautes, est l'expression grandiose de tout ce qu'il y a d'imagination, de sentiment, d'art en un mot dans le catholicisme. Dans cette humanisation nouvelle des principes religieux, la pensée est sévère et l'image élégante, la forme catholique et le fond protestant : c'est un monde nouveau dont la langue est latine et dont l'âme est saxonne.

Est-ce à dire que le gracieux poème dont nous venons d'extraire la substance intime soit conçu dans ces données dogmatiques ? A Dieu ne plaise. Où le critique est lourd, le poète est ailé. Comme *Paul et Virginie*, son modèle en grâce touchante et en simplicité, *Évangéline* est une idylle chrétienne toute pleine de bons parfums de pudeur et d'honnêteté. La morale y est tout intérieure et s'y vêt de poésie ; la philosophie, impalpable et réelle, y est répandue comme la lumière dans un paysage ; la religion y prend les dehors familiers de la conscience et des sentiments naturels. C'est une œuvre purement littéraire, simple et splendide, uniforme et d'aspects infinis, comme ces diamants d'une belle eau qui renvoient la lumière sous quelque face qu'on les considère et dont tout l'éclat semble se concentrer, comme en un unique foyer, sur le point qu'on regarde. Le charme

de ses récits, la grâce de ses paysages, la pureté de ses figures, l'honnêteté de ses caractères assurent à *Évangéline*, en France, le succès constant qu'elle a, en Amérique et en Angleterre, depuis tantôt vingt ans. Tous les enfants au cœur pur à qui cette touchante histoire semble particulièrement s'adresser, toutes les mères au cœur profond, tous les hommes au cœur droit voudront la lire ; car, en vérité, il y a deux grandes choses dans ce petit livre, l'amour de la nature et l'amour des hommes, ce qui est, à proprement parler, l'amour de Dieu.

CH. BRUNEL.





# ÉVANGÉLINE



PREMIÈRE PARTIE





C'est la forêt primitive. Les pins sonores, les sapins barbelés de mousse et vêtus de verdure se dressent confusément dans le crépuscule, semblables aux druides des anciens âges, à la voix grave et prophétique, ou aux ménestrels chenus dont la barbe repose sur la poitrine.

La grande voix de l'Océan prochain gronde dans les roches cavernueuses, et le gémissement de la forêt lui répond en accents inconsolés.

C'est la forêt primitive ; mais où sont les cœurs qui, sous son ombre, bondissaient comme le chevreuil, quand il entend sous bois le cri du veneur ? Où est le village aux toits de chaume, foyer des fermiers acadiens, de ces hommes dont la vie coulait comme les rivières qui arrosent leurs bois, obscurcies par les ombres de la terre, mais réfléchissant une image du ciel ? Ces fermes si belles sont désertes, et leurs fermiers à jamais partis ! dispersés comme la poussière et les feuilles, quand les puissantes rafales d'octobre les saisissent, les roulent en tourbillons dans les airs et les sèment au loin sur l'Océan ! Rien ne demeure que le souvenir du beau village de Grand-Pré !

O vous qui croyez à l'affection qui espère, souffre et se résigne, ô vous qui croyez à la beauté, à la force d'un dévouement de femme, écoutez la douloureuse légende que chantent encore les pins de la forêt, écoutez une histoire d'amour de l'Acadie, cette patrie des heureux !





## PREMIÈRE PARTIE

---

### I

Dans la terre d'Acadie, sur les bords du bassin de Minas, éloigné, solitaire, paisible, le petit village de Grand-Pré est couché au fond d'une vallée féconde. A l'est, s'étendent de vastes prairies qui donnent son nom au village et servent de pâturages à de nombreux troupeaux. Des digues, que les bras des fermiers ont élevées par un

travail incessant, ferment tout accès aux turbulentes marées ; mais, à des saisons fixes, les écluses s'ouvrent et laissent les eaux bienvenues s'étaler à l'aise sur les prairies. A l'ouest et au midi, des linières, des vergers, des champs de blé, sans clôtures, s'avancent bien loin dans la plaine ; au nord, à l'horizon, le Blomidon et d'antiques forêts. Sur les cimes des montagnes, les brouillards des mers ont planté leurs tentes, et les brumes du puissant Atlantique regardent l'heureuse vallée sans jamais descendre de leur station. C'est là qu'au milieu de ses fermes reposait le village acadien. Ses maisons, solidement construites en charpentes de chêne et de noyer, ressemblaient à celles que les paysans normands bâtissaient sous le règne des Henry. Les toits étaient de chaume avec des lucarnes ; les pignons en saillie protégeaient le pied des murs et ombrageaient l'entrée des portes. C'est là que, dans les tranquilles soirées d'été, quand le soleil couchant éclairait vivement les rues du village et dorait les girouettes des cheminées, c'est là que femmes et filles s'asseyaient en capes blanches, en jupes rouges, vertes ou bleues, et filaient le lin doré des quenouilles pour le métier bavard du tisserand, dont les navettes bruyantes mêlaient au dedans leur tapage au ronflement des rouets et aux chants des jeunes filles. Le prêtre de la paroisse descendait la rue d'un pas grave ; les enfants cessaient leurs jeux et venaient baiser



la main qu'il étendait pour les bénir. Lui marchait, vénérable, au milieu d'eux ; femmes et filles se levaient et saluaient par des paroles d'affectueuse bienvenue l'approche lente du vieillard. A ce moment, les travailleurs, de retour des champs, rentraient au logis. Dans la sérénité de l'air, le soleil couchant allait à son repos, et le crépuscule tombait. Aussitôt, du haut du clocher, l'*Angelus* tintait doucement ; au-dessus des toits du village des colonnes de fumée d'un bleu pâle, comme des nuages d'encens qui montent, sortaient de cent foyers, séjours de paix et de contentement. Ainsi vivaient simples, unis dans l'amour, les fermiers d'Acadie ; ainsi ils vivaient unis dans l'amour de Dieu et du prochain. Ils étaient libres de la crainte qui règne avec le tyran, libres de l'envie, ce vice des républiques. Ils n'avaient ni verrous à leurs portes, ni barreaux à leurs fenêtres ; leurs maisons étaient ouvertes comme le jour et comme les cœurs de ceux qui les possédaient. Là, le plus riche était pauvre, et le plus pauvre vivait dans l'abondance.

Quelque peu isolé du village et plus rapproché du bassin de Minas, Bénédicte Bellefontaine, le plus gros fermier de Grand-Pré, vivait du produit de ses bonnes terres, et avec lui, dirigeant sa maison, la jolie Évangéline, sa fille et l'orgueil du village. Ce vieillard, de soixante-dix hivers, au corps robuste, à la taille élevée, était vert encore et vaillant : un chêne couvert de flocons de neige, à voir ses che-

veux blancs comme elle, et ses joues brunes comme les feuilles de chêne. Elle était bien belle à voir aussi la fille aux dix-sept printemps ! Ses yeux étaient noirs comme la



baie qui croît sur le buisson, le long du chemin ; ils étaient noirs, et cependant comme ils brillaient doucement sous l'ombre brune de ses cheveux ! son haleine était pure comme



l'haleine de la génisse qui paît dans les prairies. Quand, au temps chaud des moissons, elle apportait aux moissonneurs, à midi, les flacons d'ale brassée au logis, elle était certes bien belle, la jeune fille ! Et cependant, comme elle était plus belle encore le dimanche au matin, quand, du haut de sa tourelle, la cloche égouttait dans l'air ses sons religieux, alors que le prêtre aspergeait avec l'hysope la foule assemblée, et répandait sur elle ses bénédictions ! Elle descendait la grande rue, son chapelet de perles et son missel à la main, avec sa cape normande et sa jupe bleue, et ses boucles d'oreilles importées de France au temps jadis, et que depuis, comme un bien de famille, on se transmettait de mère en fille, à travers de longues générations. Mais une clarté divine, quelque chose d'une beauté plus éthérée, éclatait sur sa face et l'enveloppait tout entière, quand, après la communion, elle revenait sereine à la maison, la bénédiction de Dieu sur elle ! C'était, quand elle avait passé, comme les derniers accords d'une symphonie suave.

La maison du fermier, solidement construite avec des poutres de chêne, était posée sur le penchant d'une colline qui dominait la mer ; près de la porte un sycomore ombreux croissait, tout enguirlandé de chèvrefeuille. Le porche, de sculpture rustique, abritait des sièges ; un sentier menait au travers d'un grand jardin et se perdait dans les

prairies. Sous le sycomore étaient des ruches surmontées d'un de ces apprentis que le voyageur a pu voir dans les contrées lointaines, le long des routes, et destinés à couvrir



un tronc pour les pauvres ou l'image bénie de la Vierge Marie. Plus bas, sur la pente de la colline, était le puits avec son seau moussu, cerclé de fer, et près de là, une auge pour

les chevaux. Au nord, défendant la maison contre les orages, étaient les granges et la cour de la ferme. Ici, les chariots aux larges roues, les antiques charrues et les her-



ses; là, les étables à brebis; plus loin, dans son sérail emplumé, le coq d'Inde se pavanait en grand seigneur, et le coq lançait ses cocorikos de cette même voix qui, au temps jadis, avait fait tressaillir si fort le repentant Pierre. Les granges, vrais villages elles-mêmes, regorgeaient de fourrages. Sur chacune d'elles, le pignon projetait très-en avant son toit de chaume, et, sous l'abri de cette saillie, un escalier montait aux odorants greniers à blé. Là aussi per-

chaient les colombiers, avec leurs hôtes doux et inoffensifs qui roucoulaient sans cesse d'amour ; tandis qu'au dessus, à tous les vents, nombre de girouettes criardes gringaient et chantaient les changements de temps.

C'est ainsi qu'en paix avec Dieu et avec le monde, le



fermier de Grand-Pré vivait du produit de sa ferme en plein soleil, et Évangéline gouvernait sa maison. Plus

d'un gars, en s'agenouillant à l'église ou en ouvrant son missel, fixait ses yeux sur elle comme sur la sainte pour laquelle il se sentait le culte le plus profond. Heureux celui qui pouvait toucher sa main ou le bord de son vêtement ! Plus d'un amoureux, à la faveur de l'ombre, vint frapper à sa porte, qui, dans l'attente du bruit des pas de l'enfant, n'aurait su dire qui battait le plus fort ou de son cœur ou du marteau de fer. Plus d'un, à la joyeuse fête du saint, patron du village, s'enhardit, lui pressa la main à la danse et lui balbutia précipitamment des mots d'amour qui se confondaient dans la musique. Mais, parmi tous ceux qui vinrent, le jeune Gabriel fut seul bienvenu ; Gabriel La-jeunesse, le fils de Basile, le forgeron, qui était un homme puissant dans le village et honoré par tous ; car depuis que le temps est né, dans tous les âges, chez toutes les nations, le métier de forgeron a été en grand renom dans le peuple. Basile était l'ami de Bénédict. Leurs enfants, depuis leur plus tendre jeunesse, avaient grandi ensemble, comme frère et sœur. Le père Félicien, qui était à la fois le prêtre et le maître d'école du village, leur avait appris leurs lettres dans le même livre avec les hymnes et le plain-chant. Mais quand l'hymne était chantée, quand la leçon du jour était achevée, vite, ils prenaient leur course vers la forge de Basile, le forgeron. Là, debout contre la porte, les yeux émerveillés, ils le regardaient poser, comme un joujou, sur son



tablier de cuir, le sabot du cheval, et clouer le fer à sa place, tandis que, près de lui, la bande d'une roue de charrette, semblable à un serpent de feu, se repliait dans un



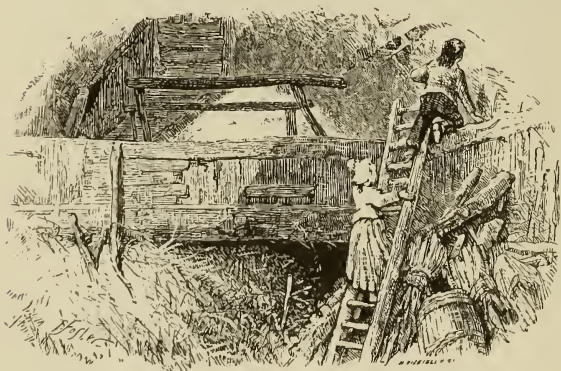
cercle de braises. Souvent, les soirs d'automne, alors que dans l'obscurité croissante du dehors, la forge semblait se briser en éclats de lumière, à travers les fentes et les cre-

vasses rougies par le feu de la forge à l'intérieur ils suivaient des yeux le travail des soufflets, et quand ils cessaient de haleter, quand les étincelles s'éteignaient dans les cen-



dres, ils partaient d'un joyeux éclat de rire et disaient que c'étaient des nonnes qui rentraient à la chapelle. Souvent aussi, en hiver, rapides comme l'aigle qui s'abat, ils se lançaient dans des traîneaux sur la pente des collines et se laissaient glisser jusque sur les prairies. Souvent encore, dans les granges, ils grimpaient aux poutres pour atteindre les nichées d'oiseaux, cherchant d'un œil avide cette pierre merveilleuse que l'hirondelle apporte du rivage de la mer pour rendre la vue à ses petits. Qu'il était chanceux celui qui trouvait la pierre dans le nid de l'hirondelle! Ainsi

s'écoulèrent, rapides, quelques années, et déjà ils n'étaient plus des enfants! C'était, lui, un vaillant gars; la lumière de sa face, comme la lumière du matin, semblait réjouir la terre, et sa pensée mûrie se faisait acte. C'était, elle, une femme maintenant, avec le cœur et les espérances d'une femme! « Soleil de sainte Eulalie! » Ainsi l'appelait-on; car c'était ce soleil-là qui, dans la croyance des fermiers, devait charger de fruits leurs pommeraies; elle, de même, devait apporter dans la maison de son mari la joie et l'abondance, et la remplir à pleins bords d'amour et de faces vermeilles d'enfants.







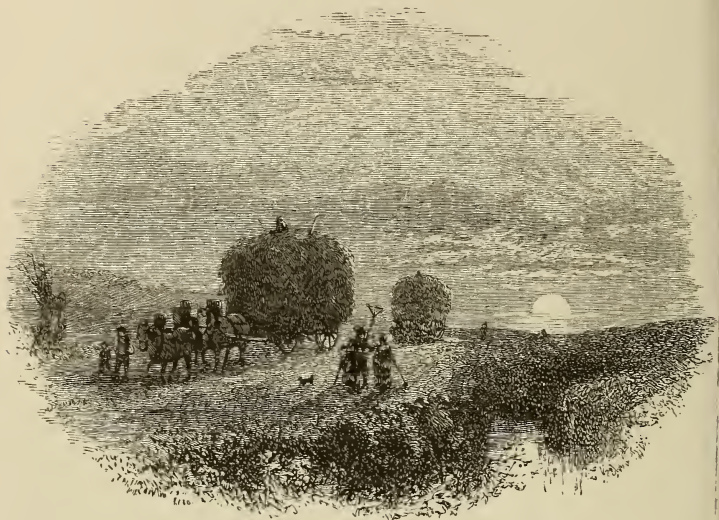
La saison était alors revenue où les nuits deviennent plus longues et plus froides, où le soleil qui fait retraite entre dans la constellation du scorpion. Des oiseaux de passage filaient dans l'air alourdi, quittant les baies gelées et désertes du Nord pour les rivages des îles des Tropiques. Les moissons étaient rentrées; tumultueusement, sous les vents de septembre, les arbres de la forêt se débattaient, comme autrefois Jacob luttant avec l'ange. Tous les signes présa-

geaient un hiver long et rude. Les abeilles, par un prophétique pressentiment de la disette, avaient fait provision de miel jusqu'à ce que les ruches débordassent, et les chasseurs indiens assuraient que l'hiver serait froid, car la fourrure des renards était épaisse. Telle fut l'approche de l'automne. Vint alors cette belle saison que les pieux paysans acadiens ont nommée l'été de la Toussaint. L'air était plein d'une lumière vaporeuse, magique ; le pays, comme s'il venait de naître, reposait dans toute la fraîcheur de la jeunesse. La paix semblait régner sur la terre, et le cœur tourmenté de l'Océan parut un moment consolé. Tous les sons se fondirent dans une grande harmonie. Les voix des enfants qui jouaient, le chant des coqs dans les cours de la ferme, le bruissement des ailes dans l'air assoupi, le roucoulement des pigeons, tous les bruits s'infléchirent, baissèrent de ton, comme des chuchotements d'amoureux, et le soleil, de son œil grand ouvert, jeta des regards d'amour au travers des vapeurs dorées qui lui faisaient cortège. Cependant, drapés dans leurs robes de feuilles brunes, jaunes, écarlates, resplendissant de l'éclat de la rosée, les arbres de la forêt miroitaient et scintillaient comme ce platane que les Persans ornent de voiles et de pierreries.

Alors recommença le règne du repos, de la tendresse et du silence. Le jour, et son fardeau, et sa chaleur avaient

passé; le crépuscule qui tombait ramena au ciel l'étoile du soir et les troupeaux à l'étable. Ils revinrent, frappant du pied le sol, posant leurs têtes sur le cou les uns des autres et humant la fraîcheur du soir par leurs naseaux grand ouverts. En tête, et portant la cloche, la belle génisse d'Évangéline, fière de sa robe d'un blanc de neige et du nœud de rubans pendu à son collier, s'avancait grave, lente, et comme ayant conscience de l'affection humaine. Puis, le berger, suivi de son troupeau bêlant, arrivait des bords de la mer où étaient les pâturages favoris de ses bêtes. Derrière elles, venait le chien leur gardien. Patient, plein d'importance, grand dans l'orgueil de son instinct, il allait de droite et de gauche, d'un air de maître, agitait superbement sa queue touffue, et poussait en avant les traînants. C'était lui qui prenait la régence des troupeaux quand le berger dormait, lui qui s'en faisait le protecteur quand, dans le silence étoilé des nuits, les loups hurlaient au fond des forêts. Enfin, comme la lune se levait, les chariots revenaient des prairies marécageuses, chargés d'un foin qui remplissait l'air d'âcres parfums. Les chevaux, crinières et fanons couverts de rosée, hennissaient joyeusement; les lourdes selles de bois, peintes de couleurs vives et ornées de glands rouges, se trémoussaient dans leur éclatant attirail, comme des trémières chargées de fleurs. Cependant les vaches immobiles et patientes livraient leurs

pis aux mains des laitières, et des filets de lait écumeux, d'un jet lourd et régulier, tombaient dans les seaux sonores. Les meuglements des troupeaux et les volées d'é-



clats de rire retentissaient dans la cour de la ferme, renvoyés par l'écho des granges, et se perdaient bientôt dans le silence. Les lourds battants des portes des granges se fermaient avec un bruit discordant ; on entendait grincer les barres de bois, et, pour une saison, tout rentrait dans le silence.

Au dedans, se chauffant près du foyer à la large embou-

chure, le fermier, paresseusement assis dans son fauteuil, suivait de l'œil les flammes et les tourbillons de fumée qui bataillaient, comme des ennemis, dans une ville en feu. Derrière lui, mobile et moqueuse, avec des gestes fantastiques, son ombre énorme faisait des soubresauts sur le mur, puis s'évanouissait dans la nuit. Des figures, gauchement sculptées dans le chêne, sur le dos de son fauteuil, riaient dans le vacillement de la lumière ; sur le buffet, la vaisselle d'étain saisissait au passage et renvoyait la flamme, comme les boucliers d'une armée au soleil. Le vieillard fredonnait des passages de ces mêmes chants, de ces mêmes noëls qu'au pays, jadis, ses pères avaient chantés avant lui dans leurs beaux vergers normands et dans leurs beaux vignobles bourguignons. Assise tout près de son père, la gentille Évangéline filait le lin pour le métier placé dans un coin derrière elle. Pour le moment, les marches du métier étaient muettes et ses navettes diligentes au repos ; seul, le ronflement monotone du rouet, comme le ronflement d'une musette, accompagnait le chant du vieillard et en reliait les parties. Puis, comme à l'église, quand le chant du chœur cesse par intervalles, on entend des pas sur les bas-côtés ou les paroles du prêtre à l'autel ; ainsi, chaque fois que le chant s'arrêtait, l'horloge faisait son tic-tac en cadence.

Comme ils étaient assis là, on entendit des pas ; le lo-

quet de bois, soulevé soudain, résonna, et la porte pivota sur ses gonds. Au son de ses souliers ferrés, Bénédict reconnut Basile le forgeron ; au battement de son cœur, Évangéline reconnut celui qui l'accompagnait.

— Sois le bienvenu, s'écria le fermier en voyant ses hôtes s'arrêter sur le seuil, sois le bienvenu, ami Basile ! Viens prendre ta place sur le banc, dans ce coin de la cheminée qui sans toi est toujours un peu vide. Prends sur la tablette qui est au-dessus de ta tête, ta pipe et le pot à tabac. Tu n'es jamais si bien toi-même que quand ta bonne et joviale figure luit à travers les enroulements de la fumée de ta pipe ou de ta forge, ronde et rouge comme une lune d'été au milieu des brouillards des marais !

Le forgeron répondit avec un sourire de satisfaction en prenant familièrement sa place accoutumée auprès du feu :

— Bénédict Bellefontaine, tu as toujours le mot et la chanson pour rire. Tu es toujours de la plus joyeuse humeur quand les autres ont le cœur plein de sombres présages de malheur, et ne voient devant eux que ruine. Tu es heureux comme si tu avais ramassé tous les jours un fer à cheval !

Il s'arrêta un moment pour prendre la pipe qu'Évangéline lui apportait, et, après l'avoir allumée avec un char-



bon qu'il prit dans la braise, il continua lentement :

— Il y a aujourd'hui quatre jours que les vaisseaux anglais ont mouillé à l'embouchure du Gaspereau, les canons pointés sur nous. Quel peut être leur dessein, on l'ignore ; mais nous avons tous reçu l'ordre de nous rassembler demain dans l'église où le décret de Sa Majesté sera proclamé pour faire loi dans le pays. Et en attendant, hélas ! mille conjectures de malheur jettent l'alarme dans le cœur du peuple.

Le fermier répondit :

— Ce sont, sans nul doute, des intentions plus amicales qui amènent ces navires sur nos rivages. Peut-être, en Angleterre, les moissons ont-elles été gâtées par des pluies intempestives ou par des chaleurs plus inopportunes encore, et viennent-ils chercher dans nos granges approvisionnées de quoi nourrir leurs enfants et leurs troupeaux.

— Ce n'est pas ce que pensent les gens du village, repart vivement le forgeron, qui secoua la tête d'un air de doute ; et un soupir gonfla sa poitrine quand il ajouta : On n'a pas oublié Louisbourg, ni Beauséjour, ni Port-Royal. Beaucoup, déjà, ont fui du côté des bois, qui guettent, de la lisière, et attendent, l'angoisse au cœur, le sort douteux de demain. On nous a pris nos armes et les engins de guerre de toute nature ; on ne nous a laissé que le marteau du forgeron et la faux du moissonneur.

Le gai fermier répondit avec un doux sourire :

— Nous sommes plus en sûreté, sans armes, au milieu de nos troupeaux et de nos champs; nous sommes plus



en sûreté derrière ces digues paisibles assiégées par l'Océan, que ne le furent nos pères dans leurs forts assiégés par les canons ennemis. Ne redoute aucun malheur, ami, et puisse aucune ombre de chagrin ne passer ce soir, sur cette maison, sur ce foyer, car c'est le soir du contrat. La



maison et la grange sont construites. Les joyeux gars du village les ont bien et solidement bâties ; ils ont labouré les terres à l'entour, et rempli la grange de foin et la maison de provisions pour un an. René Leblanc sera ici tout à l'heure avec ses papiers et son écritoire. N'allons-nous donc pas rire et nous réjouir dans la joie de nos enfants ?

Évangéline, qui se tenait dans un coin près de la fenêtre, la main dans celle de son amoureux, rougit en entendant les paroles que son père venait de prononcer. Elles mouraient à peine sur ses lèvres que le digne notaire entra.



### III

Courbé comme un aviron laborieux qui peine dans le ressac de la mer, courbé, mais non brisé par l'âge, tel était le notaire public. Des touffes de cheveux jaunis, comme la bourre soyeuse du maïs, tombaient sur ses épaules ; son front était haut et des lunettes de corne, à

cheval sur son nez, lui donnaient un air supérieurement sage. Il était père de vingt enfants et grand-père de plus d'une centaine de petits-enfants qui venaient chevaucher sur ses genoux et écouter le tic-tac de sa grande montre. Pendant quatre longues années, à l'époque des guerres, il avait été prisonnier dans un vieux fort français où il avait beaucoup souffert pour avoir été partisan des Anglais. Maintenant, bien qu'il fût devenu plus circonspect, et sans qu'il fût suspect d'aucune hypocrisie, il avait mûri en sagesse, s'était résigné, et était resté simple et doux comme un enfant. Il était aimé de tous, particulièrement des enfants à qui il racontait l'histoire du Loup-Garou dans les bois, du Lutin qui la nuit venait faire boire les chevaux, et celle de la blanche Létiche, cette ombre d'un enfant qui était mort sans avoir été baptisé et qui était condamné à hanter, invisible, les chambres des enfants. Il leur disait comment, le soir de Noël, les bœufs parlaient dans l'étable, comment on guérissait la fièvre en enfermant une araignée dans une coquille de noix, et quel merveilleux pouvoir avait le trèfle à quatre feuilles et le fer à cheval, et généralement tout ce qui se pouvait trouver d'ouvrage quelconque dans le répertoire des savants du village. Basile le forgeron se leva de son siège, secoua les cendres de sa pipe et étendant lentement la main droite :

— Père Leblanc, dit-il, tu as entendu tout ce qu'on dit

dans le village, et peut-être peux-tu nous donner des nouvelles de ces navires et de ce qu'ils viennent faire ?

Le notaire public répondit d'un air modeste :

— J'ai entendu, en effet, bon nombre de commérages, mais je n'en suis pas plus savant et je ne sais pas mieux que les autres quelle peut être leur mission. Cependant, je ne suis pas de ceux qui supposent que de mauvaises intentions les amènent ici. Nous sommes en paix ; pourquoi viendraient-ils nous inquiéter ?

— Au nom de Dieu, s'écria le prompt et quelque peu irascible forgeron, faut-il donc s'enquérir en toutes choses et du pourquoi donc, et du comment ça, et du parce que ? On commet journellement des injustices, et la force est la raison du plus puissant.

Sans s'inquiéter de l'animation du forgeron, le notaire public continua :

— L'homme est injuste, mais Dieu est juste, lui, et finalement la justice triomphe ; aussi bien je me souviens d'une histoire qui m'a souvent consolé quand j'étais prisonnier à Port-Royal, dans le vieux fort français.

C'était le récit favori du bonhomme. Il aimait à le répéter quand ses voisins se plaignaient qu'une injustice leur avait été faite.

— Il y avait une fois, dans une ancienne ville dont j'ai oublié le nom, une statue de bronze de la Justice élevée

sur une colonne, au milieu d'une place publique. Elle tenait dans la main gauche une balance et dans la main droite une épée, emblème de la justice qui était dans les lois du pays, dans les cœurs et dans les maisons du peuple. Même-ment, les oiseaux avaient bâti leurs nids dans les plateaux de la balance; ils n'avaient pas eu peur de l'épée qui luisait au soleil, au-dessus d'eux. Mais, avec le temps, les lois du pays s'étaient corrompues; la force avait pris la place du droit, les faibles avaient été opprimés, et les puissants avaient gouverné avec une verge de fer. Il arriva un jour que, dans le palais d'un noble, un collier de perles s'égara. Les soupçons tombèrent aussitôt sur une jeune orpheline qui était servante dans la maison. Condamnée, avec forme de procès, à mourir sur l'échafaud, elle attendait son arrêt avec résignation aux pieds de la statue de la Justice. Comme elle élevait son âme innocente vers le Père qui est aux cieux, voilà qu'un orage fondit sur la ville; le tonnerre tomba sur la statue de bronze, arracha de sa main gauche les plateaux de la balance qui, frappant l'un contre l'autre, furent précipités avec violence sur le pavé. Sur ce, on trouva dans le creux d'un des plateaux le nid d'une pie et, enlacé dans ses parois d'argile, le collier de perles.

L'histoire finie, le forgeron, muet mais non persuadé, demeurait là comme un homme qui veut parler et qui ne trouve pas de paroles. Toutes ses pensées semblaient figées

dans les plis de sa figure, comme ces vapeurs qui en se congelant dessinent, en hiver, sur les vitres des fenêtres, des images fantastiques.

Alors Évangéline alluma la lampe de cuivre et la posa sur la table. Elle remplit jusqu'aux bords le pot d'étain d'une ale brune brassée au logis et renommée pour sa force dans le village de Grand-Pré. Le notaire tira de sa poche ses papiers et son écritoire, écrivit d'une main sûre la date, l'âge des parties et désigna la dot de la fiancée, qui consistait en troupeaux de bêtes à laine et de bêtes à corne. On procéda par ordre en toutes choses, et quand tout fut bien et dûment parachevé, le grand sceau de la loi fut apposé sur la marge, comme un soleil. Le fermier tira d'une poche de cuir et posa sur la table le salaire triplé du vieillard en bonnes pièces d'argent. Le notaire alors se leva, bénit la fiancée et l'époux, et, tenant en l'air le pot d'ale, but à leur prospérité; puis, essuyant la mousse restée à ses lèvres, il fit un profond salut et sortit. Les hôtes songeaient assis silencieusement près du feu, quand Évangéline alla prendre l'échiquier dans son coin. Le jeu commença bientôt; dans cette lutte amicale, les vieillards riaient à chaque coup heureux, à chaque manœuvre sans succès, riaient quand un pion allait à dame, ou qu'une brèche était faite dans la rangée du roi. Cependant, assis dans l'embrasure d'une fenêtre, les deux amants, à la lueur indécise du cré-

puscule, se parlaient tout bas, et regardaient la lune se lever sur la mer pâle et sur les brouillards argentés des



prairies. Silencieusement, dans les immenses plaines du ciel, fleurissaient une à une les belles étoiles, ces « ne m'oubliez pas » des anges.

Ainsi s'écoula la soirée. La cloche du beffroi sonna neuf coups : c'était l'heure du couvre-feu du village. Les hôtes se levèrent aussitôt et partirent, et le silence régna dans la maison. Les longs adieux, les doux bonsoirs sur le pas de la porte firent écho longtemps encore au cœur d'Évan-



geline et le remplirent de joie. La braise qui luisait sur la pierre du foyer fut couverte avec soin ; le pas du fermier



résonna sur les marches de chêne, suivi bientôt du pas muet d'Évangéline. En haut de l'escalier, un point lumineux trembla dans l'obscurité qu'éclairait moins la lueur de la lampe que le visage rayonnant de la jeune fille. Elle



traversa sans bruit le vestibule et entra dans sa chambre. C'était une chambre bien simple, avec des rideaux blancs, avec des armoires larges et hautes, où, sur des rayons spacieux, étaient soigneusement pliées les étoffes de laine et de toile tissées de la main d'Évangéline. C'était là la dot précieuse qu'elle apportait en mariage à son mari, bien mieux que ses troupeaux et que ses bestiaux, car c'étaient les preuves de son habileté de ménagère. Elle éteignit sa lampe, car la molle et radieuse clarté de la lune ruisselait à travers les vitres et éclairait la chambre. Le cœur de la jeune fille, cédant à sa puissance, se gonfla sous sa lumière tremblotante, comme les marées de l'Océan. Elle était belle, adorablement belle alors avec ses petits pieds nus et blancs comme la neige sur le plancher luisant de la chambre. Elle songeait peu qu'en bas, au milieu des arbres du verger, son amoureux était là qui attendait, guettant son ombre ou la lumière de sa lampe. Cependant, ses pensées étaient avec lui; par instants, un sentiment de tristesse passait sur son âme comme l'ombre voyageuse des nuages qui, au clair de lune, courait sur le plancher, et, pour un moment, obscurcissait la chambre. Et comme elle regardait à la fenêtre, elle vit la lune sortir, sereine, d'un pli de nuages, et une étoile suivre ses pas; ainsi, sorti de la tente d'Abraham, le jeune Ismaël errait avec Agar.



#### IV

Le lendemain matin, le soleil se leva gaïement sur le village de Grand-Pré ; gaïement, dans l'air doux et frais du matin, brilla le bassin de Minas où, avec leurs ombres mouvantes, les navires étaient à l'ancre. Depuis longtemps la

vie avait brui dans le village, depuis longtemps le travail avait frappé de ses cent mains retentissantes aux portes dorées du matin ; bientôt, de toutes les contrées environnantes, des fermes et des hameaux voisins, arrivèrent.



gaillards et dans leurs habits de fête, les paysans acadiens. Les joyeux bonjours, les francs rires des jeunes gens semblaient donner au matin clair quelque chose de plus clair encore, à mesure que, du fond des immenses prairies où l'on ne pouvait distinguer d'autres chemins que les traces

des roues dans l'herbe, les groupes apparaissaient l'un après l'autre, se rejoignaient ou passaient sur la grande route. Longtemps avant midi, tout bruit de travail avait cessé dans le village. Les rues étaient encombrées de peuple ; des groupes bruyants étaient assis aux portes des maisons, riant et bavardant sous le soleil en fête. Chaque maison était une auberge, où tous étaient bienvenus et fêtés ; car, pour ces gens simples qui vivaient entre eux comme des frères, tout était mis en commun, et le bien de l'un était le bien de l'autre. Sous le toit de Bénédicte, cependant, l'hospitalité semblait plus abondante, car Évangéline était au milieu des hôtes de son père. Son visage était comme éclairé de sourires, et de ses jolies lèvres tombaient des paroles d'allégresse et de bienvenue qui bénissaient la coupe qu'elle présentait.

Ce fut à ciel ouvert, dans l'air odorant du verger dont les arbres ployaient sous leurs fruits dorés, qu'on fit les apprêts de la fête des fiançailles. Le prêtre et le notaire public s'assirent à l'ombre du porche, avec le bon Bénédicte et Basile, le vigoureux forgeron ; non loin d'eux, près de la presse à cidre et des ruches des abeilles, se plaça Michel, le ménétrier, le plus gai des cœurs, le plus gai des gilets. L'ombre et la lumière se jouaient alternativement dans ses cheveux blancs comme neige qui flottaient au vent, et sa figure réjouie luisait comme un tison ardent quand on

souffle sur les cendres qui le couvrent. Le joyeux vieillard chantait, aux sons vibrants de son violon, « *Tous les Bourgeois de Chartres et le Carillon de Dunkerque...* » et battait en même temps la mesure avec ses sabots. Gai ! gai ! Le



tourbillon des danses étourdissantes passait en tournoyant sous les arbres du verger et sur le sentier des prairies ; vieillards et jeunes gens s'y lançaient, pêle-mêle avec les enfants. La plus jolie de toutes les filles était Évangéline, la fille de Bénédicte ; le plus beau de tous les garçons était Gabriel, le fils du forgeron.



Ainsi s'écoula la matinée. Soudain, du haut de sa tour, la cloche lança un appel sonore, et un roulement de tambour courut sur la prairie. L'église était depuis longtemps remplie d'hommes. Au dehors, dans le cimetière, les



femmes attendaient. Debout près des tombes, elles suspendaient aux pierres tumulaires des couronnes de feuilles d'automne et des rameaux d'arbres verts, fraîchement cueillis dans le bois. Les troupes des navires passèrent fièrement au milieu d'elles et pénétrèrent dans le lieu saint. La clameur discordante de leurs tambours de cuivre retentit sous les voûtes et dans les vitraux. L'écho se tut bientôt ; le lourd portail se referma lentement, et la foule muette

attendit les ordres des soldats. Alors, leur commandant se leva, et, du haut des marches de l'autel, montrant sa commission scellée du sceau royal, il dit :

— C'est par ordre de Sa Majesté que vous êtes aujourd'hui convoqués. Le roi a été bon et élément. Comment avez-vous reconnu sa bonté ? Que vos cœurs répondent. Le devoir que je remplis, coûte à mon caractère et à ma nature, car je sais qu'il vous sera pénible de vous soumettre ; mais je dois m'incliner et obéir et vous faire connaître la volonté de notre roi, à savoir que toutes vos terres, vos maisons, vos troupeaux de toute sorte sont et demeurent confisqués au profit de la couronne, et que vous-mêmes vous serez transportés de cette province dans d'autres pays. Fasse le ciel que vous puissiez y vivre toujours en loyaux sujets, peuple heureux et paisible ! Je vous déclare maintenant prisonniers : tel est le bon plaisir de Sa Majesté ! — Quand, dans la sérénité de l'air, au milieu du brûlant solstice d'été, un orage soudain s'amasse, la fronde désastreuse de la grêle couche dans la plaine les blés du fermier, fait voler ses fenêtres en éclats, cache le soleil, et jonche la terre du chaume arraché aux toits des maisons ; les troupeaux fuient en beuglant et cherchent à briser les clôtures. Ainsi tombèrent sur les cœurs de ce peuple les paroles du commandant. Ils restèrent un moment muets, dans une stupéfaction sans voix ; mais bientôt une grande cla-

meur d'angoisse et de colère s'éleva, grandissant, grandissant toujours ; tous, dans l'élan d'un même mouvement, se précipitèrent désespérément vers la porte : tout espoir de fuite était vain. Alors la maison de la prière retentit de cris et d'imprécations furieuses ; par-dessus toutes les têtes de la foule, Basile, le forgeron, les bras levés, se dressa : tel, sur une mer d'orage, un espars ballotté par les vagues ; sa face, tordue par la colère, était pourpre :

— A bas les tyrans anglais ! s'écria-t-il en fureur ; nous ne leur avons jamais fait serment d'allégeance. Mort à ces soldats étrangers qui s'emparent de nos maisons et de nos moissons !

Il en eût dit davantage, mais la main impitoyable d'un soldat le frappa sur la bouche et le renversa sur les dalles.

Alors, au milieu de la mêlée et du tumulte de cette lutte furieuse, on vit la porte du sanctuaire s'ouvrir, et le père Félicien entra. Avec une attitude digne, il monta les degrés de l'autel, puis, levant ses mains vénérables, d'un geste il imposa silence à toute cette foule en clameur, et il parla à son peuple. Le son de sa voix était profond et solennel, son accent triste et calme : ainsi, après le tocsin d'alarme, l'horloge frappe ses coups distincts.

— Que faites-vous, mes enfants ! quelle folie vous a saisis ? j'ai, quarante ans de ma vie, travaillé au milieu de vous ; je vous ai appris à vous aimer les uns les autres



non pas seulement en paroles, mais en actes. Est-ce là le fruit de mes peines, de mes veilles, de mes prières, de mes jeûnes ? Avez-vous sitôt oublié toutes mes leçons d'amour et de pardon ? c'est ici la maison du Prince de la paix : voudriez-vous la profaner par des actions violentes et par des cœurs débordant de haine, cette maison où le Christ crucifié vous regarde du haut de sa croix ? Voyez ! quelle douceur, quelle pitié sainte respirent dans ces yeux si tristes ! Écoutez ! comme ces lèvres répètent encore la prière : O Père, pardonne-leur ! Répétons-la cette prière, à cette heure où les méchants nous assaillent, répétons-la maintenant et disons : O Père, pardonne-leur !

Les paroles de reproche du prêtre furent courtes, mais elles pénétrèrent profondément dans les cœurs de la foule ; des sanglots de repentir succédèrent à cette explosion de colère, et ils répétèrent la prière, et ils dirent :

— O Père, pardonne-leur !...

Et le service du soir commença. Les cierges brûlaient sur l'autel. La voix du prêtre fut fervente et profonde, et le peuple répondit, non des lèvres seulement, mais du cœur. Tous tombèrent à genoux en chantant l'*Ave Maria*, et leurs âmes, dans un pieux transport, s'élevèrent sur les ailes ardentes de la prière, comme Elijah montant au ciel.

Cependant la nouvelle du malheur s'était répandue dans le village, où les femmes et les enfants erraient en gémis-

sant de maison en maison. Longtemps Évangéline attendit sur le seuil de la maison paternelle ; sa main droite abritait



ses yeux contre les rayons horizontaux du soleil qui, sur son coucher, éclairait le village d'une lumière mystérieuse, mettait des toits de chaume dorés aux chaumières des

paysans et en blasonnait les fenêtres. Depuis longtemps, à la maison, la nappe blanche était posée sur la table ; elle y avait préparé la miché de pain de froment et le miel imprégné d'un parfum de fleurs sauvages, et aussi le pot d'ale et le fromage apporté tout frais de la laiterie ; le grand fauteuil était à sa place au haut bout de la table. Ainsi Évangéline attendait sur le seuil de la maison de son père, tandis que le soleil couchant jetait les ombres allongées des arbres sur les grandes prairies parfumées. Hélas ! une ombre plus épaisse avait passé sur son cœur, et des champs de son âme montait un parfum céleste, — parfum de charité, de douceur, d'amour, d'espoir, de pardon et de résignation ! Bientôt, s'oubliant complètement elle-même, elle se mit à parcourir le village, reconfortant par ses regards et par ses paroles les cœurs désespérés des femmes qui, par les champs devenus sombres, à pas lents, s'en retournaient au logis où les rappelaient les travaux du ménage et les pas fatigués des enfants. Le soleil agrandi se coucha, rouge, et, dans des vapeurs confuses et dorées, voila l'éclat de sa face, comme le prophète qui descendit du Sinaï. Au-dessus du village, la cloche de l'*Angelus* tinta doucement.

Cependant, dans l'obscurité naissante, Évangéline attendit près de l'église. Tout se taisait à l'intérieur. En vain elle s'arrêta près des portes, près des fenêtres ; en vain elle

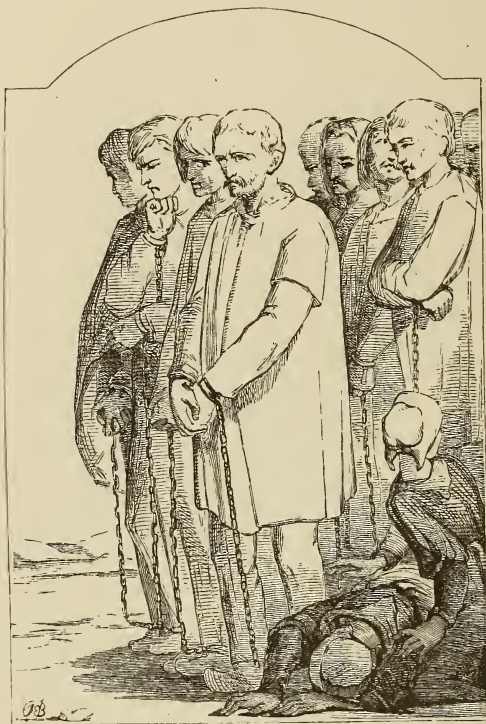
écouta, regarda. Enfin, envahie par l'émotion : Gabriel ! cria-t-elle tout haut d'une voix tremblante. Aucune réponse ne vint du tombeau des morts, aucune du tombeau plus sombre encore des vivants. A la fin, elle s'en retourna lentement à la maison paternelle sans maître. Le feu couvait dans l'âtre ; sur la table, le souper était intact : les chambres, vides, lugubres et hantées de fantômes de terreur. Son pas résonna sinistrement sur l'escalier et sur le plancher de sa chambre. Dans le silence de mort de la nuit elle entendit le crépitement de la pluie qui tombait à flot sur le feuillage sec du sycomore, près de la fenêtre. Un éclair aigu jaillit ; la grande voix du tonnerre répondit et sembla lui dire qu'un Dieu était au ciel et gouvernait le monde qu'il avait créé. Alors elle se souvint de la légende qu'elle avait entendue sur la justice du ciel ; son âme troublée se rasséréna, et elle s'endormit paisiblement jusqu'au matin.

## V

Quatre fois le soleil s'était levé et couché. Le cinquième jour, le coq éveilla joyeusement les filles de ferme endormies. Bientôt, par les prés jaunis, en procession silencieuse, éplorée, on vit arriver, des hameaux, des fermes voisines, les femmes acadiennes. Elles amenaient au rivage, dans de lourds chariots, tout ce qu'elles avaient dans leurs maisons. Elles s'arrêtaient, regardaient en arrière pour voir une dernière fois leurs demeures, avant qu'elles disparussent à la vue au tournant de la route et derrière les bois. A leurs côtés, les enfants couraient, chassant les bœufs devant eux, et leurs petites mains serraient encore quelques débris de jouets.

Elles arrivèrent ainsi, en hâte, à l'embouchure du Gas-pereau. Là, sur le rivage de la mer, était entassé pêle-mêle tout ce que possédaient les paysans. Tout le jour durant, les bateaux accomplirent leur labeur du rivage aux navires; tout le jour durant, les chariots descendirent en peinant du village. Sur la fin de la soirée, quand le soleil fut près de son coucher, des roulements de tambour qui firent écho au loin sur les plaines, partirent du cimetière.

Les femmes et les enfants y étaient rassemblés. Les portes de l'église s'ouvrirent soudain, les soldats sortirent, puis,



marchant en procession sombre, les paysans acadiens depuis longtemps prisonniers, mais résignés. Comme des pèlerins en voyage, loin de leur foyer et de leur patrie, chantent le long du chemin et oublient en chantant qu'ils



sont las et épuisés, ainsi, le chant aux lèvres, les paysans acadiens descendirent de l'église au rivage au milieu de leurs femmes et de leurs filles. Aux premiers rangs venaient les jeunes gens. Leurs voix s'élevaient en chœur ; ils chantaient, et leurs lèvres tremblaient, ce chant des missions catholiques :

« O cœur sacré du Sauveur ! ô fontaine inépuisable ! Remplis aujourd'hui nos cœurs de force, de soumission et de patience. »

Puis les vieillards tout en marchant, et les femmes debout sur les côtés de la route, se joignaient au psaume sacré, et, au-dessus d'eux, dans le soleil, les oiseaux, comme les voix d'âmes parties, mêlaient leurs chants aux leurs.

A mi-chemin du rivage, Évangéline, muette, attendait ; forte à l'heure de l'affliction, elle ne se laissait pas abattre par le chagrin ; elle attendait, calme et triste, que la procession arrivât jusqu'à elle. Elle aperçut alors le visage de Gabriel pâli par l'émotion. Des larmes remplirent ses yeux ; elle s'élança vivement à sa rencontre, lui prit les mains, posa sa tête sur son épaule et lui dit tout bas :

— Gabriel, prends courage, car si nous nous aimons, rien, en vérité, ne saurait nous atteindre, quelque mauvaise fortune qui nous arrive.

Elle dit cela en souriant, puis s'arrêta tout à coup en apercevant son père qui s'avavançait lentement. Hélas !

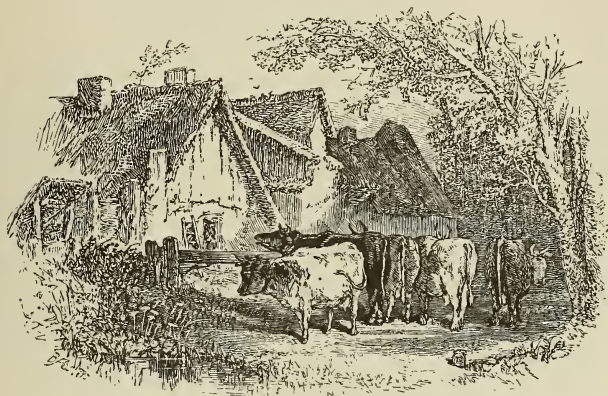
comme il était changé ! La rougeur avait disparu de ses joues et le feu de ses yeux ; son pas semblait alourdi par le poids du cœur fatigué qu'il portait en lui. Elle, souriant et soupirant, lui jeta les bras autour du cou en lui disant des paroles de tendresse quand les paroles d'encouragement ne servaient à rien.

La lugubre procession arriva ainsi à l'embouchure du Gaspereau. Là, le désordre, le tumulte et le fracas de l'embarquement étaient au comble. Les bateaux chargés allaient et venaient, affairés. Dans la confusion, des femmes étaient séparées de leurs maris, et des mères, trop tard, s'apercevant que leurs enfants étaient restés sur le rivage, leur tendaient les bras avec de folles supplications. Basile et Gabriel furent ainsi transportés sur deux navires différents, tandis qu'Évangéline au désespoir était restée au rivage avec son père. La tâche n'était pas achevée à moitié quand le soleil se coucha. Le crépuscule tomba profond et sombre : l'Océan reflua en hâte du rivage, laissant sur les sables du bord une ligne d'épaves apportées par le flot, au milieu de caillotis et d'algues glissantes. Plus loin, parmi leurs chariots et leurs biens épars, semblable à un camp de Gypsies, ou à une armée assiégeante après une bataille, tout espoir de fuite coupé d'un côté par la mer, et de l'autre par les sentinelles postées près d'eux, la foule des fermiers acadiens sans demeure allait camper, la nuit, sur



le rivage. L'Océan reculait en mugissant jusque dans ses plus creuses profondeurs, entraînant avec un bruit strident les galets de la plage, et laissant échoués bien avant sur la rive les bateaux ensablés des marins.

On vit alors, à la tombée de la nuit, les troupeaux revenir de leurs pâturages ; l'air tranquille et doux était im-



prégné de l'odeur du lait de leurs mamelles. Longtemps ils attendirent en beuglant aux barrières bien connues de la ferme ; longtemps et vainement ils attendirent la voix et la main des laitières. Le silence régnait dans les rues ; à l'église aucun *Angelus* ne sonnait ; nulle part la fumée ne montait des toits ; nulle part la lumière ne brillait aux fenêtres.

Cependant, au rivage, les feux du soir avaient été allu-

més avec les épaves de bois arrachées aux navires naufragés et jetés sur le sable par la tempête. Tout autour, des formes sombres, des visages mornes étaient rassemblés. On entendait les plaintes des femmes et des hommes, et les pleurs des enfants. Comme autrefois, dans sa paroisse, de foyer en foyer, le fidèle curé allait de feu en feu, consolant, bénissant, encourageant, comme Paul naufragé sur les plages désertes de Mélita. Il approcha ainsi de la place où étaient Évangéline et son père. A la lueur vacillante de la flamme, il vit le visage du vieillard qui, blême, le regard creux et hagard, avait l'air de ne penser à rien, de ne rien sentir, semblable au cadran d'une horloge dont on aurait enlevé les aiguilles. En vain Évangéline, par ses paroles, par ses caresses, s'efforçait de lui donner du courage ; en vain elle lui offrait à manger ; il ne bougeait pas, ne regardait pas, ne parlait pas. Ses yeux vides et immobiles fixaient toujours la flamme ondoyante. « *Benedicite!* » murmura le prêtre d'un accent de compassion. Vainement il eût essayé d'en dire davantage ; son cœur était plein ; les mots se troublèrent et s'arrêtèrent sur ses lèvres ; ainsi, sur un seuil, les pieds d'un enfant stupéfié par le spectacle qu'il a devant les yeux et par l'apparition terrible du malheur. Sans dire un mot, il posa sa main sur la tête de la jeune fille, il leva ses yeux pleins de larmes jusqu'aux étoiles muettes qui, là-haut, suivaient leur route, que n'interrom-

paient ni les fautes ni les malheurs des hommes ; puis, il s'assit à leurs côtés, et tous ensemble, ils pleurèrent silencieusement.

Tout à coup, au sud, une grande clarté parut. Ainsi, à



l'automne, la lune, rouge et sanglante, franchit les murs de cristal du ciel ; elle étend, à l'horizon, ses cent mains de Titan sur les montagnes et sur les prairies, saisit rochers et rivières et fait un entassement d'ombres énormes. La lumière alla s'élargissant, s'élargissant toujours ; elle éclaira le ciel et la mer, et les navires à l'ancre dans la rade. La

fumée se dressa en colonnes éclatantes ; des éclairs de flamme jaillirent de ses plis et disparurent soudain, pareils aux mains défaillantes d'un martyr. Alors, le vent secoua des parcelles de bois calciné et des chaumes enflammés, les enleva, les emporta en tourbillonnant dans l'espace, et la fumée, comme un linceul, monta du faite de cent maisons à la fois, entremêlée de langues de flammes.

La foule des Acadiens terrifiés voyait ces choses du rivage et du bord des navires. Ils restèrent muets d'abord, mais bientôt ils s'écrièrent dans leur angoisse :

Nous ne reverrons plus nos maisons du village de Grand-Pré !

Les coqs, croyant le jour venu, commencèrent tout à coup à chanter bruyamment dans les cours des fermes ; le vent du soir apporta le beuglement des troupeaux interrompu par l'aboïement des chiens. A ce moment, une horrible clameur se fit entendre, semblable à celle qui réveille en sursaut un camp endormi dans les prairies ou dans les forêts lointaines de l'Ouest, au bord de la Nebraska, quand les chevaux sauvages détalent, effarés, avec la rapidité de la rafale, ou quand les troupeaux de buffles, avec de longs beuglements, se précipitent dans les rivières. Tel fut le bruit qui monta dans la nuit, quand les troupeaux et les chevaux, brisant parcs et clôtures, s'élancèrent, fous de terreur, au travers des prairies.

Atterrés à ce spectacle, sans voix, le prêtre et la jeune fille regardaient tristement la scène de terreur qui s'élargissait et rougissait sous leurs yeux ; et comme enfin ils se retournaient pour parler à leur muet compagnon, hélas ! le vieillard était tombé de la place où il était assis ; son corps, étendu de tout son long sur le rivage, gisait sans mouvement : l'âme était partie. Le prêtre souleva lentement sa main sans vie ; Évangéline, tombant à genoux à ses côtés, se prit à sangloter et à pousser des cris de terreur ; puis elle finit par s'évanouir et laissa aller sa tête sur le corps de son père. Toute la nuit, elle demeura là dans un sommeil profond et plein d'oubli. Quand elle se réveilla de son évanouissement, elle se vit entourée d'une grande foule. Elle aperçut des visages amis qui la regardaient tristement, pâles, avec des yeux mouillés de larmes et des regards pleins d'une compassion douloureuse. La lueur du village incendié éclairait encore le pays, rougissait le ciel au-dessus d'eux et se reflétait sur les visages qui l'entouraient. Il lui sembla, dans le demi-réveil de ses sens, que c'était le jour du jugement. A ce moment, elle entendit une voix bien connue qui disait au peuple :

— Enterrons-le là, près de la mer. Quand des temps plus heureux nous ramèneront dans nos foyers du fond de la terre inconnue de notre exil, nous ensevelirons pieusement cette sainte poussière dans le cimetière.



Telles furent les paroles du prêtre. Et ce fut là, près de la mer, à la hâte, la lueur du village en feu pour torches funéraires, sans glas et sans livre, qu'on enterra le fermier de Grand-Pré! Et voilà qu'au moment où le prêtre disait le sacrifice de douleur, voilà que la mer, avec des accents lugubres, comme la voix d'une immense assemblée, solennellement, fit les répons, et mêla son mugissement à la psalmodie funèbre. C'était la marée qui, des profondeurs désertes de l'Océan, montait à flots gonflés et se hâtait vers la rive. Alors recommencèrent une fois encore le bruit et le tumulte de l'embarquement, et ce fut avec le reflux de cette marée que les navires quittèrent le port, laissant derrière eux les morts sur le rivage et le village en ruines.



# ÉVANGÉLINE



## SECONDE PARTIE







## SECONDE PARTIE

---

### I

Bien des années lentes s'étaient écoulées depuis le jour où, après l'incendie de Grand-Pré, les navires chargés étaient partis à la mer descendante, emportant tout un peuple avec ses dieux domestiques dans l'exil, exil sans fin et sans exemple dans l'histoire. Les Acadiens abordèrent

séparément sur des rivages lointains ; ils étaient dispersés comme les flocons de neige quand le vent du nord-est frappe au travers des brouillards qui obscurcissent les banes de Terre-Neuve. Sans amis, sans demeures, sans espoir, ils erraient de ville en ville, des lacs froids du Nord aux savanes brûlées du Sud, des rivages nus de la mer aux contrées où le Père des Eaux saisit les collines dans ses mains, les précipite dans l'Océan, et ensevelit profondément dans ses sables les os dispersés du mammouth. Ils cherchaient des amis, des foyers. Beaucoup, désespérés, le cœur brisé, ne demandaient à la terre qu'un tombeau, et ne cherchaient plus ni amis, ni foyers. Leur histoire est écrite sur les tables de marbre des cimetières. Longtemps on vit errer, attendre au milieu d'eux, une jeune fille humble et douce d'esprit, qui souffrait toute chose avec résignation. Elle était jeune et belle ; mais, hélas ! devant elle s'étendait effrayant, silencieux, immense, le désert de la vie, dont les sentiers étaient tracés par les tombes de ceux qui avaient pleuré et souffert avant elle : passions depuis longtemps éteintes, espoirs depuis longtemps morts et abandonnés, comme ces chemins d'émigrants dans les déserts de l'Ouest, qui sont marqués par des feux de camp depuis longtemps consumés et par des ossements qui blanchissent au soleil. Il y avait dans sa vie quelque chose d'incomplet, d'inachevé, d'imparfait, comme si une

matinée de juin, avec ses chansons et son soleil, se fût arrêtée soudain dans le ciel, et, s'évanouissant lentement, s'en fût retournée à l'orient d'où elle venait de se lever.



Quelquefois elle attendait dans les villes, jusqu'à ce qu'elle, poussée par la fièvre qui était en elle et par les fatigues de l'attente, cette faim et cette soif de l'âme, elle recommen-

gait ses recherches et ses efforts sans trêve. Quelquefois elle errait dans les cimetières, regardant les croix et les pierres tumulaires ; elle s'asseyait près de quelque tombe sans nom ; elle songeait que peut-être il était déjà là, dans le repos, et le désir lui prenait de s'endormir à ses côtés. Quelquefois une rumeur, un ouï-dire, un murmure imperceptible semblait, comme une main aérienne, lui faire signe du doigt d'avancer. Quelquefois elle causait avec des gens qui avaient vu son amant, qui l'avaient connu ; mais c'était, il y avait bien longtemps, dans un pays qui était bien loin et qu'ils avaient oublié.

— Gabriel Lajeunesse ! disaient-ils, oh ! oui, nous l'avons vu, il était avec Basile le forgeron ; tous deux sont partis pour les prairies. Ce sont des coureurs des bois, des chasseurs et des trappeurs fameux !

— Gabriel Lajeunesse, disaient les autres, oh ! oui, nous l'avons vu ; c'est un voyageur des basses terres de la Louisiane !

Et si on ajoutait alors :

— Chère enfant, pourquoi l'attendre et songer à lui plus longtemps ? N'y a-t-il pas d'autres garçons aussi beaux que Gabriel ? d'autres qui ont un cœur aussi tendre, aussi sincère, une âme aussi loyale ? Voilà Baptiste Leblanc, le fils du notaire, qui t'aime depuis tant et de si longues années. Viens, donne-lui ta main, et sois heureuse. Tu es

trop jolie pour qu'on te laisse coiffer sainte Catherine.

A cela, Évangéline, sereine mais triste, répondait :

— Je ne puis, où va mon cœur, ma main suit et ne va pas ailleurs. Car, lorsque le cœur marche en avant et comme une lampe éclaire le chemin, bien des choses deviennent claires, qui, sans cela, seraient restées cachées dans l'ombre.

Alors le prêtre, qui était à la fois son ami et son confesseur, lui disait avec un sourire :

— O ma fille ! c'est ton Dieu qui parle en toi. Ne prononce pas ces mots d'affection perdue : l'affection n'est jamais perdue. Si elle n'enrichit pas le cœur d'un autre, ses ondes, revenant à leur source comme la pluie, la rafraîchiront. Ce qu'épanche la fontaine retourne à la fontaine. Patience ! accomplis ta tâche ; accomplis ton œuvre d'affection. Le chagrin et le silence sont puissants : la résignation et la patience sont divines. Accomplis donc ta tâche d'amour jusqu'à ce que ton cœur purifié, affermi dans sa perfection divine, soit fait plus digne du ciel.

Réconfortée par les paroles du bon vieillard, Évangéline faisait effort et attendait. Elle entendait toujours dans son cœur la psalmodie funèbre de l'Océan, mais à ce bruit se mêlait une voix qui murmurait : Ne désespère pas ! C'est ainsi que la pauvre âme errait dans les mornes ténèbres de la misère et de l'affliction, et saignait, nu-pieds, aux

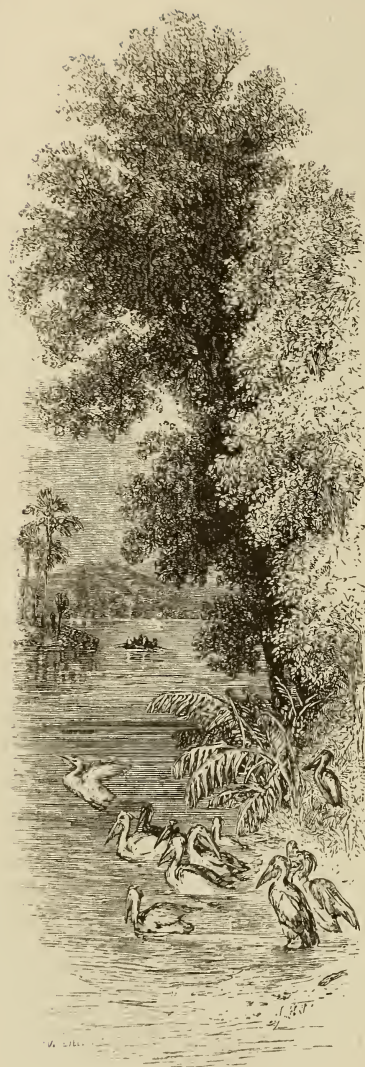
ronces et aux épines de la vie. O Muse, laisse-moi tenter de suivre la trace des pas errants de l'enfant, non pas à chaque détour du sentier, non pas à chaque année changeante de l'existence, mais comme le voyageur suit le cours d'un ruisseau dans la vallée. Parfois il s'éloigne de la berge et n'aperçoit le reflet de l'eau que çà et là, aux endroits découverts, et seulement par intervalles ; puis il se rapproche des bords, et, sous sa cachette de verdure sombre, il entend, sans la voir, l'eau faire son murmure assidu, heureux, à la fin, s'il découvre la place où elle trouve une échappée.





## II

C'était le mois de mai ; bien loin, sur la belle rivière, passé les rives de l'Ohio, passé l'embouchure du Wabash, sur le courant doré du large et rapide Mississipi, descendait un bateau lourdement chargé, que des bateliers acadiens guidaient à l'aviron. C'était une bande d'exilés, le radeau, semblait-il, où les restes d'une nation naufragée, épars le long des côtes, flottaient alors réunis et liés ensemble par les liens d'une croyance commune et d'une commune misère. Hommes, femmes, enfants, guidés par l'espérance et par des ouï-dire, cherchaient leurs parents et leurs amis parmi les petits fermiers acadiens, sur les côtes



d'Acadie et dans les prairies des belles opelousas. Évangéline et son guide, le père Félicien, étaient avec eux. Ils avançaient, au milieu des sables éboulés, dans la solitude sauvage et sombre des forêts. Chaque jour, ils se laissaient aller à la dérive sur la turbulente rivière ; chaque nuit, ils campaient sur la rive, autour des feux qui flambaient ; sur les rapides, au milieu d'îles verdoyantes où les cotonniers, comme des flocons de plumes, balançaient leurs cimes ombreuses, ils filaient avec le courant ; puis, ils entraient dans

de larges lagunes où des bancs de sable argenté étaient couchés dans l'eau, et où, le long des bords que le flot brodait d'écume, de grandes troupes de pélicans, dans l'éclat neigeux de leur plumage, allaient et venaient à gué. Le pays alors s'aplanit, et, le long des bords de la rivière, ombragées par des arbres de Chine, entourées de jardins touffus, ils aperçurent les maisons des fermiers avec les cases des nègres et les colombiers. Ils approchaient de la région où règne un



été perpétuel ; où, traversant la Côte-d'Or, au milieu de bouquets d'orangers et de citronniers, la rivière file à l'est, en décrivant une courbe majestueuse. Eux aussi alors dévièrent de leur chemin ; ils entrèrent dans le Bayou de Plaquemine, et se perdirent bientôt dans un dédale d'eaux paresseuses et vagabondes qui, pareilles à un réseau d'acier, s'étendaient dans toutes les directions. Sur leurs têtes, les cimes brunes des grands cyprès formaient en se rejoignant des arches sombres d'où les mous-ses pendantes se balançaient dans l'air, comme des bannières suspendues aux murailles des cathédrales. Le silence était de mort et troublé seulement par les hérons qui, au coucher du soleil, retournaient à leurs perchoirs connus dans les cèdres, ou par le hibou qui saluait la lune d'un rire diabolique. La lumière de l'astre se mirait doucement dans l'eau, éclairait les cèdres et les cyprès, piliers des arches de verdure, et filtrait à travers leurs voûtes brisées, comme à travers les crevasses d'une ruine. Autour d'eux tout était confus, étrange, comme dans un rêve. Un sentiment de stupeur et de tristesse s'empara de leur âme : singulier pressentiment d'un malheur invisible et qu'on ne saurait définir. Comme au bruit du sabot d'un cheval sur les prairies, bien longtemps d'avance, les feuilles de la mimeuse se resserrent et se ferment : ainsi, au bruit du sabot du destin, le cœur plein de sombres présages de mal-



heur se resserre et se ferme bien avant que le coup l'ait frappé. Mais le cœur d'Évangéline était rassuré par une vision qui flottait vaguement devant ses yeux et qui semblait lui faire signe dans la clarté de la lune. C'était la pensée de son cerveau qui prenait la forme d'un fantôme. Sous ces voûtes pleines d'ombre, Gabriel avait erré avant elle, et chaque coup de rame le rapprochait de plus en plus d'elle.

A ce moment, de son poste, à l'avant du bateau, un des rameurs se leva, et, en guise de signal, au cas où d'autres, par aventure, navigueraient comme eux, à minuit, sur ces courants sombres, souffla dans sa corne une fanfare; sauvagement, à travers les noires colonnades et les étroites coulées de feuillages, le son courut, brisant le sceau du silence et donnant des voix à la forêt. Au-dessus d'eux, les bannières de mousse s'émurent au son; d'innombrables échos s'éveillèrent et allèrent mourir au loin sur la surface des eaux et sous les branches sonores. Mais aucune voix ne fit réplique; aucune réponse ne vint des ténèbres. Quand les échos se turent, le silence leur fit comme une impression douloureuse. Bientôt Évangéline s'endormit, et les bateliers ramèrent dans la nuit, tantôt silencieux et tantôt chantant les chants familiers des bateliers du Canada, comme ceux qu'ils chantaient jadis sur leurs rivières à eux, en Acadie. On entendit, dans la nuit, les voix mystérieuses du désert, lointaines, confuses, comme celles de la vague ou

du vent dans la forêt, mêlées aux huées de la grue et au cliquetis des écailles du hideux alligator.

C'est ainsi qu'ils traversèrent ces ténèbres avant qu'un jour nouveau parût. Devant eux, dans un soleil d'or, reposaient les lacs de l'Atchafalaya. Des myriades de lis d'eau

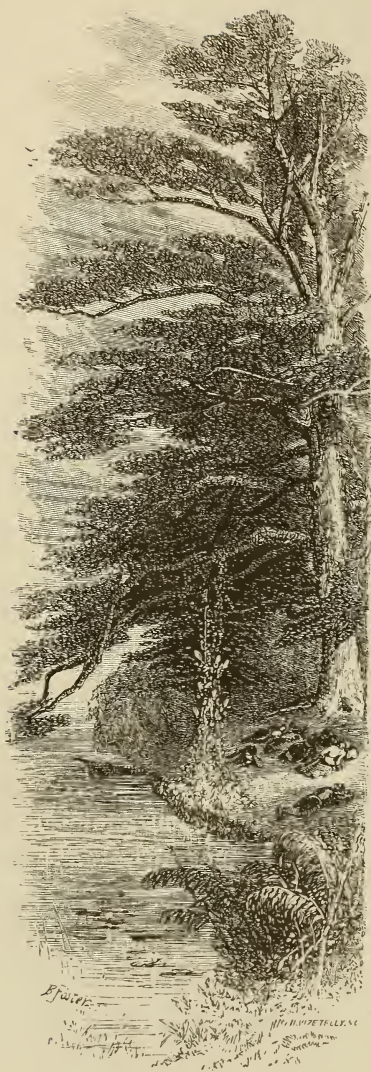


se berçaient aux légères ondulations que faisaient les rames au passage ; le beau lotus dressait sa splendide couronne d'or au-dessus des têtes des bateliers ; l'air semblait alanguir sous l'haleine odorante des fleurs des magnolia et

sous la chaleur du midi. D'innombrables îles verdoyantes, embaumées et comme embocagées dans d'épais buissons de roses tout fleuris, semblaient les inviter au sommeil, comme ils passaient le long de leurs rives. Leurs rames fatiguées s'arrêtèrent bientôt près de la plus belle de ces îles. Sous les touffes de saule de Wachita qui croissaient sur les bords, le bateau fut amarré en lieu sûr. Les voyageurs, las de leur labeur nocturne, se disséminèrent sur le gazon et s'endormirent épuisés. Au-dessus d'eux se déployait, vaste et haute, la coupole d'un cèdre ; de ses grands bras mobiles, les bignones et les vignes laissaient pendre en l'air leurs échelles de cordes, semblables à l'échelle de Jacob ; les anges qui montaient et descendaient ses échelons flottants, étaient les colibris au vol preste qui volaient de fleur en fleur. Telle fut la vision qu'Évangéline eut pendant qu'elle sommeillait sous son ombre. Son cœur était rempli d'amour, et l'aurore d'un ciel qui s'ouvre illuminait son âme ensommeillée de toute la gloire des régions célestes.

Cependant, se rapprochant de plus en plus au milieu de ce fouillis d'îles, un canot léger, rapide, parut, qui filait sur l'eau, hâté dans sa course par des chasseurs et des trappeurs aux bras nerveux. L'avant était tourné au nord, vers la terre du bison et du castor. Au gouvernail se tenait un jeune homme ; son attitude était soucieuse et





pleine de pensées ; des cheveux noirs, négligemment, ombrageaient son front ; une tristesse quelque peu excessive pour son âge était écrite lisiblement sur sa figure. C'était Gabriel qui, fatigué d'attendre , malheureux et inquiet, allait chercher dans les solitudes de l'Ouest l'oubli de lui-même et de son chagrin. Ils filaient rapidement, au plus près, sous le vent de l'île, mais c'était sur la rive opposée et derrière un rideau de palmiers nains , de telle sorte qu'ils ne virent ni le bateau caché dans les saules,

ni les bateliers dont les coups d'aviron ne troublèrent pas le repos. Aucun ange de Dieu ne fut là pour réveiller la jeune fille endormie. Ils filaient rapidement, comme l'ombre d'un nuage sur la prairie.

Quand le bruit que faisaient leurs rames sur les tolets se fut perdu dans l'éloignement, les dormeurs s'éveillèrent comme d'une extase magique, et la jeune fille, s'adressant au bon prêtre, son ami, lui dit avec un soupir :

— O père Félicien, quelque chose me dit au cœur que Gabriel est là, errant, près de



moi ; est-ce un rêve insensé, une superstition vaine et vague ? Ou bien un ange a-t-il passé, qui a révélé la vérité à mon âme ?

Puis, en rougissant, elle ajouta :

— Pauvre imagination crédule ! des paroles semblables n'ont pas de sens pour des oreilles comme les vôtres.

— Le vieillard vénérable lui répondit, et en même temps il souriait :

— O ma fille ! ce ne sont pas là de vaines paroles ; elles ont un sens pour moi. Le sentiment est profond et paisible et les paroles qui flottent à sa surface ressemblent à la bouée ballottée qui trahit l'endroit où se cache l'ancre. Crois-en donc ton cœur et ce que le monde appelle illusions. Gabriel est véritablement près de toi ; car, non loin d'ici, au nord, sur les rives de la Tèche, sont les deux villes de Saint-Maur et de Saint-Martin. C'est là que la fiancée longtemps errante sera rendue à son fiancé ; c'est là que le pasteur longtemps absent retrouvera son troupeau et son bercail. C'est un beau pays avec des prairies et des forêts d'arbres à fruits ; on y foule sous les pieds des jardins de fleurs ; un ciel plus bleu qu'ailleurs s'y déploie au-dessus des têtes et pose sur les murs de la forêt la courbe de son dôme : ceux qui l'habitent l'ont nommé l'Éden de la Louisiane.

C'est avec ces paroles d'encouragement qu'ils se levèrent

et qu'ils continuèrent leur voyage. Le soir vint doucement. Le soleil qui se couchait à l'horizon étendit sur le paysage, comme un magicien, sa baguette d'or; des vapeurs vacillantes montèrent; le ciel, les eaux, la forêt semblèrent s'enflammer à ce toucher, puis tout se fondit et se mêla. Suspendu entre deux cieux, comme un nuage aux franges d'argent, le bateau coulait sur l'eau immobile avec ses avirons ruisselants. Le cœur d'Évangéline s'emplit d'une inexprimable tendresse. Touchées par le charme magique, les sources sacrées du sentiment s'éclairèrent de toute la lumière de l'amour, comme les cieux et les eaux qui l'entouraient. Alors, d'un fourré voisin, l'oiseau-moqueur, le plus sauvage des chanteurs, se balançant dans l'air sur une ramille de saule qui pendait sur l'eau, laissa tomber de son petit gosier un tel flot de notes délirantes que l'air tout entier et les bois et les eaux semblèrent faire silence pour écouter. Les sons, d'abord plaintifs et tristes, s'exaltèrent bientôt jusqu'à la frénésie; on eût dit qu'ils accompagnaient ou suivaient quelque danse folle de bacchantes en délire. Puis, il fit entendre des notes isolées d'un ton de lamentation et de chagrin profonds. Enfin, les rassemblant toutes, il les lança au large d'un air de raillerie: ainsi, après un orage, une rafale de vent dans les cimes des arbres secoue la pluie qui tombe à petit bruit sur les branches en ondée cristalline. C'est avec un pareil prélude, et le cœur battant

d'émotion, qu'ils entrèrent lentement dans la Tèche, qui coule là au travers des vertes opelousas. Dans l'air ambré, au-dessus de la cime des bois, ils virent des colonnes de fumée monter d'une habitation voisine, et ils entendirent les sons d'un cor, mêlés aux beuglements lointains des troupeaux.





### III

Près des bords de la rivière, et ombragée par des chênes aux branches desquels se pavanaient des guirlandes de mousse d'Espagne et de ce gui mystérieux que les druides coupaient, à la Noël, avec des serpes d'or, la maison du pâtre s'élevait, retirée et paisible. Un jardin l'entourait d'une ceinture de fleurs luxuriantes qui remplissaient l'air de parfums. La maison elle-même était faite de planches coupées dans le cyprès et soigneusement ajustées; le toit était bas et long; supportée par de légères colonnettes,

enguirlandée de roses, enclose de vignes, une large et spacieuse véranda, hantée par l'oiseau-mouche et l'abeille, l'entourait tout entière. A chaque extrémité de la maison et au milieu des fleurs du jardin, étaient établis les colombiers, symbole d'éternel amour, de tendresses sans fin et d'incessantes rivalités. Un profond silence régnait : une ligne d'ombre et de lumière courait sur les cimes des arbres, mais la maison elle-même était dans l'ombre ; du faite de la cheminée montait et s'évasait lentement dans l'air du soir une mince colonne de fumée bleue. Sur les derrières de la maison, un sentier partant de la porte du jardin courait sous les grands bouquets de chêne jusqu'à l'extrémité d'une longue prairie, où le soleil descendait lentement dans une mer de fleurs. Au beau milieu de ses traînées de lumière, comme des navires dont les voiles pleines d'ombres pendent lâches aux mâts, dans l'immobilité des calmes des tropiques, un groupe d'arbres apparaissait avec son pêle-mêle de cordages de vignes.

A l'endroit où les bois arrêtaient les vagues fleuries de la prairie, un pâtre parut, monté sur un cheval avec une selle et des étriers à l'espagnole ; il était vêtu de guêtres et d'une veste en peau de daim. Large et brune était la figure qui, sous le sombrero espagnol, regardait le pays silencieux de l'œil superbe du maître. Tout autour de lui, d'innombrables troupeaux de vaches paissaient tranquillement dans



les prairies, humant la fraîcheur vaporeuse qui montait de la rivière et se répandait sur le paysage. Il souleva lentement le cor qui pendait à ses côtés et, gonflant à plein sa large et profonde poitrine, il en tira une fanfare qui reten-



tit au loin, sauvage et molle à la fois, dans l'immobilité de l'air frais du soir. Soudain les longues cornes blanches des troupeaux montèrent des herbes profondes, comme des flocons d'écume sur les courants contraires de l'Océan. Les bêtes se turent un moment et regardèrent, puis elles se

ruèrent en beuglant par les prairies, et la troupe entière ne fut bientôt plus qu'un nuage, qu'une ombre dans l'éloignement. Alors, comme le pâtre rentrait au logis, à travers la porte du jardin, il aperçut le prêtre et la jeune fille qui venaient à sa rencontre. Ébahi, il sauta à bas de son cheval, et s'élança, les bras en avant, avec des exclamations de surprise. Eux, le regardant en face, reconnurent Basile, le forgeron. Quel cordial accueil il fit à ses hôtes en leur faisant traverser le jardin ! Là, sous un berceau de roses, au milieu de questions et de réponses interminables, ils laissèrent déborder leurs cœurs, et renouèrent leurs étreintes amicales, tantôt riant et pleurant, tantôt muets et songeurs. Songeurs ! car Gabriel ne venait pas, et alors des doutes, des pressentiments sombres se glissaient dans le cœur d'Évangéline. Basile, quelque peu embarrassé, rompit le silence et dit :

— Si vous êtes venu par l'Atchafalaya, comment n'avez-vous rencontré nulle part dans les bayous le canot de mon Gabriel ?

A ces paroles de Basile, une ombre passa sur les traits d'Évangéline, des pleurs lui vinrent aux yeux, et elle dit avec un son de voix tremblant :

— Parti ? est-ce que Gabriel est parti ?

Elle cacha sa figure dans les bras du forgeron ; son cœur gonflé déborda, et elle pleura amèrement. Alors le bon

Basile dit, et sa voix se faisait joyeuse à mesure qu'il parlait :

— Aie bon courage, mon enfant ; c'est aujourd'hui seulement qu'il est parti. Pauvre fou, qui m'a laissé seul avec mes troupeaux et mes chevaux ! Il était devenu d'humeur inquiète et chagrine ; son âme troublée et éprouvée ne pouvait plus supporter le calme de cette existence paisible ; il songeait toujours à toi, toujours chagrin, toujours doutant, toujours silencieux ou ne parlant que de toi et de ses ennuis. A la fin, il était devenu tellement à charge aux jeunes gens et aux jeunes filles, tellement à charge à moi-même que je résolus, après réflexion, de l'envoyer à la ville d'Adays, pour y faire le commerce des mules avec les Espagnols. De là, il doit gagner les monts Ozark en suivant les pistes tracées par les Indiens, pour chasser les bêtes à fourrures dans les forêts et trapper les castors dans les rivières. Aie donc bon courage, nous rejoindrons l'amant fugitif ; il n'est pas encore loin sur sa route, et les destins, comme les courants, sont contre lui. Dès demain, dans la rosée pourprée du matin, nous courrons après lui et nous le ramènerons dans sa prison.

On entendit alors des voix joyeuses, et, des bords de la rivière, porté sur les bras de ses camarades, on vit venir de loin Michel le ménétrier. Longtemps il avait vécu sous le toit de Basile, comme un dieu sur l'Olympe, sans autre souci que de dispenser de la musique aux mortels. Il était

connu de bien loin pour ses cheveux blancs et son violon. Vive Michel ! notre brave ménétrier acadien ! s'écria la procession qui le portait en triomphe. Le père Félicien s'avança vivement avec Évangéline et souhaita à plusieurs



reprises au vieillard une cordiale bienvenue, en lui rappelant le passé. Basile, ravi, hélait avec des éclats de joie ses vieux compagnons et leurs commères, riait haut et fort et embrassait mères et filles. On s'émerveilla en voyant l'opu-

lence du ci-devant forgeron, ses domaines, ses troupeaux et son air de patriarche. On s'émerveilla en entendant ses récits sur le sol, sur le climat, et sur les prairies dont les troupeaux innombrables appartenaient à ceux qui voulaient les prendre. Et chacun songeait dans son cœur que lui aussi viendrait volontiers en faire autant. On monta les degrés, on traversa la véranda aérée, et on entra dans la salle de la maison où déjà le souper attendait le retour de Basile attardé ; et l'on se reposa et l'on mangea tous ensemble.

La nuit descendit soudaine sur la fête joyeuse ; au dehors tout était silencieux ; la lune éclairait le paysage d'une lumière argentée, et des myriades d'étoiles, belles et comme humides de rosée, montaient dans le ciel. Plus brillantes qu'elles encore, dans la maison, les faces des hôtes amis luisaient dans la lumière adoucie de la lampe. De son siège, au haut bout de la table, le pâtre ne cessait de verser à profusion et son âme et son vin ; il alluma sa pipe qui était pleine du doux tabac des Natchitoches et parla en ces termes à ses hôtes qui l'écoutaient en souriant :

— Soyez bienvenus une fois encore, ô mes amis, qui avez été si longtemps sans amis et sans foyers. Soyez bienvenus encore une fois dans une maison qui est peut-être préférable à l'ancienne ; ici, aucun hiver famélique ne gèle le sang comme les rivières ; ici, aucun sol de pierre ne provoque la colère du fermier. La charrue court mollement dans le

sol comme dans l'eau la quille d'un bateau. Tout le long de l'année, les bosquets d'orangers sont en fleurs, et le gazon pousse plus dans une seule nuit que dans tout l'été du Canada. Ici encore, d'innombrables troupeaux errent, sauvages et libres, dans les prairies; ici encore, on n'a qu'à demander des terres pour en posséder, et des forêts de charpentes, avec quelques coups de hache, se coupent et se façonnent en maisons. Quand vous aurez construit une habitation, quand vos champs seront jaunis par les moissons, aucun roi George d'Angleterre ne vous chassera de vos propriétés, brûlant vos demeures et vos granges, et volant vos fermes et vos troupeaux.

En disant ces mots, il souffla de ses narines un nuage de colère; sa main large et vigoureuse fit un tel tonnerre en tombant sur la table que tous les hôtes tressaillirent, et que le père Félicien, abasourdi, s'arrêta tout à coup, une prise de tabac à moitié chemin de son nez. Le brave Basile reprit, et ses paroles étaient moins amères et plus gaies :

— Prenez garde seulement à la fièvre, mes amis, prenez garde à la fièvre; car la fièvre de ces contrées ne ressemble pas à celle de notre froid climat d'Acadie, où l'on guérit avec une araignée pendue au cou dans une coquille de noix.

A ce moment, on entendit des voix à la porte; des pas qui s'approchaient résonnèrent sur les marches de l'escalier et sur le plancher de la véranda en plein vent. C'étaient les



créoles voisins et les petits planteurs acadiens qui avaient été convoqués tous à la maison de Basile le pâtre. Joyeuse fut la réunion de ces anciens camarades et de ces voisins; l'ami serra l'ami dans ses bras; ceux qui tout à l'heure étaient étrangers les uns aux autres, se rencontrant dans l'exil, se prirent soudain d'amitié, attirés qu'ils se sentaient l'un vers l'autre par les doux liens d'une patrie commune. Bientôt, de la salle voisine, un prélude de musique, provenant du mélodieux violon que Michel accordait, coupa court à tout entretien plus long. Tous, comme une bande d'enfants joyeux, laissant de côté toute autre préoccupation, se jetèrent dans le tourbillon de la danse qui, folle, vertigineuse, aux sons de la musique, fuyait et tournait fantastiquement, avec des éclairs d'yeux et un courant de vêtements flottants.

Cependant, assis dans un coin, au bout de la salle, le prêtre et le pâtre causaient ensemble du passé, du présent, de l'avenir. Évangéline, elle, était comme absorbée; de vieilles souvenirs s'éveillaient en elle; elle entendait le bruit de la mer qui retentissait à son oreille au milieu de la musique; une insurmontable tristesse lui vint au cœur, et elle s'enfuit, sans être vue, dans le jardin. La nuit était belle; derrière les murs noirs de la forêt, dont elle frangeait d'argent les cimes, la lune se levait; sur la rivière tombaient çà et là, à travers les branches, des rayons tremblo-



tants, semblables aux douces pensées d'amour dans une âme égarée et sombre. Plus près et tout autour d'elle, les mille fleurs du jardin exhalaient leurs âmes en parfums : c'étaient les prières et les confessions qu'elles disaient en secret à la nuit, qui cheminait, pareille à un chartreux silencieux. Plus embaumé qu'elle encore et aussi alourdi d'ombres et de rosées nocturnes, était le cœur de la jeune fille. Le calme et la clarté magique de la lune semblaient noyer son âme d'indéfinissables émotions ; elle franchit le seuil de la porte du jardin, sous l'ombre brune des chênes, et gagna, en suivant le sentier, l'extrémité de l'immense prairie. Le silence y régnait ; une brume argentée la couvrait, et un nombre infini de mouches lumineuses y flottaient confusément. Au-dessus d'elle les étoiles, ces pensées de Dieu dans le ciel, scintillaient aux yeux de l'homme qui ne s'émerveillait plus, n'adorait plus, à moins qu'une comète flamboyante ne passât sur les murs de ce temple, comme si une main apparaissant y eût écrit ces mots : « Pharès ! »

Et l'âme de la jeune fille, entre les étoiles et les mouches lumineuses, errait solitaire, et elle s'écriait :

— O Gabriel, ô mon bien-aimé, faut-il que tu sois si près de moi, et que je ne puisse te voir ? Faut-il que tu sois si près de moi et que ta voix ne puisse m'arriver ? Ah ! que de fois tes pieds ont foulé le sentier de cette prairie ! Que de

fois tes yeux ont regardé ces bois qui m'entourent ? Que de fois, sous ce chêne, au retour du travail, tu t'es étendu à terre pour te reposer et pour rêver de moi dans tes sommeils ! Quand ces yeux te verront-ils ? Quand ces bras pourront-ils t'étreindre ?

Soudain, tout près d'elle, la note sonore de l'engoulevent retentit comme une flûte dans les bois, et, flottant dans les fourrés voisins, s'éloigna par degrés et s'égoutta dans le silence.

— Patience ! murmurèrent les chênes du fond de leurs cavernes d'ombres prophétiques, et de la prairie éclairée par la lune un soupir leur répondit :

— Demain !

Le jour suivant, le soleil se leva radieux ; toutes les fleurs du jardin baignèrent de larmes ses pieds rayonnants et oignirent ses cheveux du baume suave qu'elles portaient dans leurs vases de cristal.

— Adieu, dit le prêtre, debout sur le seuil plein d'ombre ; tâchez de nous ramener l'enfant prodigue, qui jeûne et qui a faim, et aussi la vierge folle qui dormait quand son fiancé allait venir !

— Adieu, dit la jeune fille, qui, souriante, descendit avec Basile au bord de la rivière où déjà les bateliers attendaient. C'est ainsi que, commençant leur voyage avec le matin, dans le soleil et la joie, ils se mirent rapidement à

la poursuite de celui qui fuyait devant eux, emporté par le souffle du destin comme une feuille morte au désert. Ce ne fut ni ce jour-là, ni le lendemain, ni encore le jour suivant qu'ils trouvèrent la trace de son passage sur les lacs, dans les forêts, sur les rivières. Même, bien des jours après, ils ne l'avaient pas encore atteint. Des rumeurs vagues et incertaines étaient leurs seuls guides à travers un pays sauvage et désert. Enfin, à la petite auberge de la ville espagnole d'Adayes, las, épuisés, comme ils mettaient pied à terre, ils apprirent de l'hôtelier bavard que le jour précédent, avec ses chevaux, ses guides et ses compagnons, Gabriel avait quitté le village et avait pris le chemin des prairies.





#### IV

Bien loin, dans l'Ouest, est une contrée déserte où les montagnes dressent au milieu des neiges éternelles leurs cimes altièrès et lumineuses. Au fond de leurs ravines escarpées et profondes, là où la gorge ouvre, comme une barrière, un passage abrupte aux roues du chariot de l'émigrant, coulent à l'ouest l'Orégon, le Walleway et l'Owyhee.

A l'est, d'un cours sinueux, à travers les montagnes Windriwer, la Nebraska bondit et se précipite dans la vallée de l'Eau-Douce. Au sud de *La Fontaine-qui-bout* et des sierras espagnoles, chargés de sables et de rochers, et poussés par le vent du désert, des torrents sans nombre, d'un fracas continu, descendent à l'Océan avec des vibrations profondes et solennelles comme celles des hautes cordes d'une harpe. Entre ces torrents, s'étendent les belles, les merveilleuses prairies, véritables baies houleuses de gazons qui roulent sans cesse dans l'ombre et le soleil, et où fleurissent d'énormes massifs de roses et d'amorphas pourprés. Sur ces prairies errent des troupes de buffles, d'élans et de chevreuils; sur ces prairies errent des loups et des troupes de chevaux qui n'ont jamais connu le mors; sur ces prairies errent des incendies qui embrasent et consomment, et des vents las de voyager; sur ces prairies errent les tribus dispersées des enfants d'Ismaël qui souillent de sang le désert; au-dessus de leurs épouvantables traces de carnage, le vautour tournoie et plane dans l'air sur ses ailes majestueuses, semblable à l'âme implacable d'un chef massacré dans la bataille et qui, sur des marches invisibles, monte et escalade le ciel. Ça et là, des nuages de fumée sortent des camps de ces maraudeurs sauvages; ça et là, des bouquets de bois croissent près des courants rapides des rivières; l'ours renfrogné et taci-



turne, ce moine anachorète des déserts, descend en s'agrippant dans leurs ravines sombres pour aller déterrer les racines au bord des ruisseaux; et par-dessus tout, le ciel, le firmament, clair et pur comme un cristal, semble la main protectrice de Dieu posée sur eux.

C'est dans cette terre de prodige, au pied des monts Ozark, que Gabriel était entré, suivi de ses chasseurs et de ses trappeurs. Jour par jour, avec leurs guides indiens, Basile et Évangéline avaient suivi ses traces fugitives et chaque jour avaient pensé l'atteindre. Plusieurs fois ils avaient vu ou cru voir la fumée de son feu de camp monter au fond de la plaine, dans l'air du matin; mais, à la tombée de la nuit, quand ils avaient atteint l'endroit, ils ne trouvaient plus que des tisons et des cendres. Et bien que parfois leurs cœurs fussent tristes et leurs corps épuisés, cependant l'espérance les menait en avant, et, comme la fée Morgane, leur montrait ses laes de lumière magique qu'elle faisait reculer et disparaître à leur approche. Un jour, comme ils étaient groupés autour du feu du soir, entra silencieusement dans leur petit campement une femme indienne dont les traits portaient des traces profondes de chagrin et de résignation plus grande encore que ses chagrins. C'était une femme shawnee qui s'en retournait chez elle, dans son pays, du fond des lointaines contrées de chasse des cruels Comanches, où son mari, un

Canadien, un coureur des bois, avait été massacré. Leurs cœurs s'émurent en entendant son histoire; ils lui donnèrent une bienvenue chaleureuse et amicale, la firent asseoir près d'eux avec des paroles d'encouragement et lui offrirent à manger de la viande de buffle et de la venaison rôtie sur la braise. Quand le repas fut achevé, quand Basile et ses compagnons, épuisés par la marche d'un long jour et par la chasse du daim et du bison, se furent étendus sur le sol; quand, à la lueur remblotante du feu qui éclairait leurs joues hâlées, le corps enveloppé dans leurs couvertures, ils se furent endormis, alors, à la porte de la tente d'Évangéline, l'Indienne s'assit et répéta lentement, d'une voix basse et douce, avec le charme de son accent indien, toute l'histoire de ses amours, et ses joies, et ses douleurs, et ses vicissitudes. A ce récit, Évangéline pleura abondamment; elle songeait qu'un autre cœur désespéré comme celui de l'Indienne avait aimé et avait été déçu. Émue jusque dans les profondeurs de son âme de pitié et de compassion pour la pauvre femme, elle se sentait heureuse cependant, dans son chagrin, de voir là quelqu'un qui avait souffert comme elle; à son tour, elle raconta ses amours et ses épreuves. La femme shawnee était restée muette de saisissement en l'écoutant; Évangéline avait achevé son récit, qu'elle était muette encore. Mais, à la fin, comme si une terreur mystérieuse eût traversé son cer-



veau, elle parla et dit l'histoire de Mowis, de Mowis, le fiancé de neige qui courtisa et épousa une jeune fille, mais qui, le matin venu, sortit de son wigwam, et s'en alla s'évanouissant, se fondant, se dissolvant aux rayons du soleil, jusqu'à ce qu'enfin elle ne le vît plus du tout, bien qu'elle l'eût suivi très-avant dans la forêt. Puis, de cette même voix basse et douce qui semblait une incantation du destin, elle dit encore l'histoire de la belle Lilinau courtisée par un fantôme; à travers les pins qui ombrageaient le toit de son père, dans le silence du crépuscule, il soupirait comme la brise du soir et parlait tout bas d'amour à la jeune fille; elle suivit, dans la forêt, sa plume verte qui flottait au vent, et elle ne revint plus jamais et plus jamais on ne la revit. Muette d'étonnement et de surprise à ces étranges récits, Évangéline écoutait le mol épanchement de ces paroles magiques; à la fin, le pays qui l'entourait lui parut une terre enchantée dont son hôtesse basanée était l'enchanteresse. Lentement, sur les cimes des monts Ozark, la lune se leva; elle éclaira la petite tente, toucha les feuilles sombres de rayons mystérieux, entoura et envahit les bois. Avec un bruit doux, le ruisseau coulait près d'elles; au-dessus de leurs têtes, les branches vaguaient et soupiraient avec des murmures à peine perceptibles. Le cœur d'Évangéline s'emplit de pensées d'amour, mais, en même temps, elle sentit s'y glisser une secrète, une subtile

sensation de douleur et de terreur indéfinissables : ainsi le froid, le venimeux serpent se glisse au nid de l'hirondelle. C'était une crainte qui n'était pas de la terre ; un souffle, venu de la région des esprits, semblait flotter dans l'air de la nuit ; elle crut un moment qu'elle aussi, comme la jeune fille indienne, elle poursuivait un fantôme. Elle s'endormit avec cette pensée, et la crainte et le fantôme s'évanouirent.

Le lendemain, de bonne heure, on se remit en marche. La femme shawnee leur dit pendant le voyage :

— Sur le versant occidental de ces montagnes, dans un petit village, demeure la Robe-Noire, le chef de la mission. Il enseigne beaucoup de choses aux habitants ; il leur parle de Jésus et de Marie, et leurs cœurs éclatent de joie ou se brisent de douleur en l'écoutant.

Évangéline, émue soudain d'une émotion secrète, s'écria :

— Allons à la mission, de bonnes nouvelles nous y attendent !

On fit tourner les chevaux de ce côté ; derrière une aiguille des montagnes, au moment où le soleil se couchait, on entendit un bruit de voix, et, dans une grande prairie verdoyante, près des bords d'une rivière, on vit les tentes des chrétiens, les tentes des missions catholiques. Sous un grand chêne qui était au milieu du village, la Robe-Noire était agenouillée avec ses enfants. Un crucifix, atta-

ché au tronc de l'arbre et ombragé par des vignes, jetait d'en haut son regard d'agonisant sur la foule prosternée à ses pieds. C'était leur chapelle champêtre. Au-dessus,



dans les arceaux entre-croisés de son toit aérien, le chant des vêpres montait, mêlant ses notes aux murmures et aux soupirs du feuillage. Silencieusement, la tête découverte, les voyageurs s'approchèrent, s'agenouillèrent

sur le plancher de gazon, et dirent, eux aussi, les prières du soir. Quand le service fut achevé, quand la bénédiction fut tombée des mains du prêtre, comme la semence des mains du semeur, l'homme vénérable s'avança lentement vers les étrangers et leur souhaita la bienvenue. Comme ils lui répondaient, il sourit d'un air bienveillant en entendant dans la forêt les sons familiers de sa langue maternelle, et ce fut avec des paroles de bonté qu'il les conduisit à son wigwam. Là, couchés sur des nattes et sur des peaux, ils mangèrent des gâteaux faits avec des épis de maïs, et se désaltérèrent à la gourde pleine d'eau du prédicateur. Leur histoire fut bientôt dite. Le prêtre leur répondit avec solennité :

— Six soleils ne se sont pas levés et couchés depuis qu'assis sur cette natte, à mes côtés, à cette place où est en ce moment la jeune fille, Gabriel m'a dit cette même histoire douloureuse et que, se levant, il a continué son voyage.

La voix du prêtre était douce, il parlait avec un accent bienveillant, mais ses paroles tombèrent sur le cœur d'Évangéline comme en hiver les flocons de neige tombent sur quelque nid solitaire d'où les oiseaux sont partis.

— Il est allé loin dans le nord, continua le prêtre ; mais, à l'automne, quand la chasse sera finie, il reviendra à la mission.

Alors Évangéline dit, et sa voix était soumise et résignée :

— Laissez-moi rester avec vous, car mon âme est triste et affligée.

Cela sembla juste et sage à tout le monde; Basile monta en selle sur son cheval mexicain, et s'en retourna chez lui, avec ses guides indiens et ses compagnons. Évangéline s'établit à la mission.

Lents, lents, lents les jours succédèrent aux jours, et les semaines, et les mois. Les champs de maïs dont la verdure pointait à peine hors du sol quand elle était arrivée en étrangère à la mission, plus hauts qu'elle maintenant, ondu-laient, dressant leurs tiges élancées et entrelacées de feuilles, vrais cloîtres à corbeaux mendiants, greniers que les écu-reuils mettaient au pillage. La saison d'or était arrivée où l'on grène le maïs; les jeunes filles rougissaient à chaque épi rouge-sang qu'elles trouvaient, car cela annonçait un amou-reux; elles riaient à chaque épi tortu, et criaient au voleur dans les blés! Mais l'épi rouge sang lui-même ne ramena pas son amant à Évangéline!

— Patience! — eût pu dire le prêtre; — aie foi et ta prière sera exaucée. Vois cette plante délicate qui dresse sa tête dans la prairie; vois comme ses feuilles se tournent toutes vers le nord, aussi sûrement que l'aimant : c'est la fleur-boussole, que le doigt de Dieu a posée ici sur sa tige fragile pour guider les pas du voyageur dans cet immense désert sans limites et sans chemins, comme la mer. Telle

est la foi dans l'âme de l'homme. Les fleurs des passions, fleurs luxuriantes et joyeuses, sont plus brillantes et plus remplies de parfums, mais elles nous déçoivent, elles nous égarent, et leur odeur est mortelle. Seule, cette humble plante peut nous guider ici-bas, et là-haut nous couronner des fleurs de l'asphodèle qui sont humides des rosées du népenthès.

Ainsi vint et passa l'automne, et l'hiver, et Gabriel ne vint pas. Le printemps s'ouvrit et fleurit; le chant du rouge-gorge et de l'oiseau bleu retentit doucement au bois, à la plaine, et Gabriel ne vint pas. Mais une rumeur arriva dans le souffle des vents d'été, plus douce que le chant de l'oiseau, plus douce que la couleur ou le parfum de la fleur. Bien loin, au nord et à l'est, disait-on, dans les forêts du Michigan, Gabriel avait sa case sur les bords de la rivière Saginaw. Évangéline, disant un triste adieu à la mission, partit avec des guides qui s'en retournaient et cherchaient les lacs de Saint-Laurent. Quand, par de rudes chemins, après des marches longues et périlleuses, elle fut parvenue enfin dans les profondeurs des forêts du Michigan, elle trouva la case du chasseur déserte et tombée en ruines! Ainsi s'écoulèrent de longues, de tristes années. Pendant bien des saisons diverses, dans bien des contrées lointaines, on vit errer la jeune fille, tantôt sous les tentes bénies des humbles missions moraves, tantôt dans les camps bruyants et sur les

champs de bataille des armées, tantôt dans des hameaux solitaires, tantôt dans des villes et des cités populeuses. Elle arrivait comme un fantôme, elle passait, et l'on ne s'en souvenait plus. Elle était belle et jeune, quand le long voyage avait commencé dans l'espérance; elle était flétrie et vieillie quand il s'acheva dans la déception. Chaque année qui se succédait avait emporté quelque chose de sa beauté, et laissé derrière elle, plus mornes et plus profondes, l'ombre et la tristesse. Bientôt même, des filets d'un gris pâle coururent et se répandirent sur son front, aube d'une autre vie qui perçait son horizon terrestre, comme dans le ciel, à l'orient, les premiers filets pâles de la lumière du matin.





V

Dans ce pays de délices que baignent les eaux de la Delaware et qui garde encore sous les ombrages de ses bois le nom de Penn l'apôtre, s'élève, sur les bords de son beau cours, la cité qu'il a fondée. Là l'air n'est qu'un baume, la pêche y est un emblème de la beauté; les rues y rappellent encore les noms des arbres de la forêt, comme si elles avaient à cœur d'apaiser les dryades dont elles ont troublé les retraites. C'est là qu'Évangéline, du sein d'une mer tour-

mentée, avait abordé en exilée et trouvé parmi les enfants de Penn une patrie et un foyer. C'est là que le vieux René Leblanc était mort. C'est là que, quand il s'en était allé, un seul, dans la centaine de ses descendants, s'était trouvé à ses côtés. Il y avait au moins là quelque chose dans les rues amies de la ville, quelque chose qui parlait à son cœur et qui faisait qu'elle n'était plus une étrangère. Son oreille était réjouie en entendant les tu et les toi des quakers; cela lui rappelait le passé, la vieille patrie acadienne où tous les hommes étaient égaux, où tous étaient frères et sœurs. Aussi, quand la recherche infructueuse et les efforts déçus finirent pour ne plus recommencer sur la terre, sans se plaindre, c'est là que, comme les feuilles à la lumière, elle tourna ses pensées et ses pas. Comme on voit du haut d'une montagne les brumes chargées de pluie du matin rouler au loin, et, sous les pieds, le paysage apparaître, dans la lumière du soleil, avec ses rivières éclatantes et ses villes et ses hameaux, ainsi tombèrent les brumes de son âme, et elle vit bien loin au-dessous d'elle le monde désormais sans ombre et tout entier dans la lumière de l'amour; le sentier qu'elle avait gravi si avant, courait uni et riant dans le lointain. Elle n'oubliait pas Gabriel. Son image était dans son cœur, parée de la beauté de l'amour et de la jeunesse, comme la dernière fois qu'elle l'avait vu, mais embellie encore par son absence et son silence de

mort. Dans ses pensées sur lui le temps n'entraît pour rien : il n'était pas ; les années n'avaient pas de pouvoir sur lui ; il n'était pas changé, mais transfiguré ; il était de-



venu pour son cœur comme quelqu'un qui est mort, non absent. La résignation, l'abnégation de soi-même, le dévouement aux autres, telle était la leçon qu'une vie de

douleurs lui avait apprise. Son amour s'était répandu, mais comme ces épices odorantes qui ne s'épuisent ni ne se perdent, tout en remplissant l'air d'aromes. D'autre espoir, elle n'en avait pas, ni d'autre désir dans cette vie que de suivre humblement, d'un pas respectueux, les traces sacrées du Sauveur. Elle vécut ainsi plusieurs années sœur de la Miséricorde, fréquentant les demeures abandonnées et misérables dans les ruelles populeuses de la cité, là où l'intelligence et la détresse se cachent du soleil, là où la maladie et le chagrin languissent oubliés dans les galletas. Chaque nuit, quand tout dormait, quand le veilleur répétait tout haut, dans les rues où sifflaient les rafales, que tout était bien dans la ville, il apercevait à quelque fenêtre haute et solitaire la lumière de son flambeau. Chaque jour, dans la lueur grise de l'aube, alors que, traversant lentement les faubourgs, le fermier allemand arrivait en peinant au marché avec ses fleurs et ses fruits, il rencontrait le visage pâle et doux d'une femme qui, sa veille finie, regagnait sa demeure.

Or, il advint qu'un jour une peste s'abattit sur la ville ; des signes singuliers l'avaient annoncée, surtout des bandes de pigeons sauvages ; ils avaient assombri le soleil dans leur vol, et dans leur jabot il n'y avait rien qu'un gland. Comme, au mois de septembre, les marées de l'Océan submergent quelque petit ruisseau au flot argenté qui bientôt se ré-

pand et se change en lac sur la prairie, ainsi la mort submergea la vie; et, coulant par-dessus ses rives naturelles, répandit et changea en lac saumâtre le ruisseau argenté de la vie. La santé ne put gagner l'oppressant ni la beauté



le charmer : tons périrent sans distinction sous le fléau de sa colère. Seulement, hélas ! le pauvre qui n'avait ni amis ni veilleurs se traînait pour mourir à l'hôpital, cette demeure de ceux qui sont sans demeure. Il était alors dans les faubourgs, au milieu des prairies et des bois... Aujourd'hui, il est au cœur de la ville, et cependant, au milieu de

cette splendeur, ses murs humbles, avec leurs portes et leurs guichets sans pompe, semblent encore répéter d'un air compatissant les paroles du Sauveur : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous. » C'est là que, nuit et jour, venait la sœur de la Miséricorde. Les mourants la regardaient fixement dans le visage et croyaient voir les reflets d'une lumière céleste entourer son front d'une auréole splendide, comme celles que les artistes peignent sur le front des saints et des apôtres, ou comme celles qui flottent, la nuit, sur une ville qu'on aperçoit à distance. A leurs yeux, c'était comme les lampes de la cité céleste dont les portes éclatantes allaient bientôt s'ouvrir à leurs âmes.

Un matin, le jour du sabbat, à travers les rues silencieuses et désertes, elle allait paisiblement son chemin. Elle franchit le seuil de l'hôpital. Douce était, dans l'air d'été, l'odeur des fleurs du jardin ; elle s'arrêta dans sa marche pour cueillir les plus belles d'entre elles : les mourants pourraient jouir une fois encore de leurs parfums et de leur beauté. Elle monta les degrés et s'engagea dans les corridors où fraîchissait le vent d'est ; à ce moment, le carillon du beffroi de l'église du Christ arriva à son oreille, lointain et doux, et, pêle-mêle avec lui, à travers les prairies, le vent lui apporta, par bouffées, l'écho des psaumes que chantaient les Suédois dans leur église de Wicaco. Doux comme une aile d'oiseau qui s'abat, le calme de l'heure

tomba sur son âme. Quelque chose disait en elle : Enfin les épreuves vont finir ! Elle entra, le regard illuminé, dans la salle des malades. Les gens de garde assidus et attentifs allaient et venaient sans bruit, humectaient les lèvres fiévreuses et les fronts douloureux, et silencieusement fermaient les yeux sans regards et couvraient les faces des morts étendus sur leurs couches, comme des tas de neige au bord des routes. Plus d'une tête alanguie se souleva à l'entrée d'Évangéline et se retourna sur le chevet de douleur quand elle passa, car sa présence était pour leurs cœurs le rayon de soleil qui tombe sur les murs d'une prison. En regardant autour d'elle, elle vit comme la mort, cette consolatrice, avait posé sa main sur bien des cœurs et les avait scellés pour toujours. Bien des formes familières avaient disparu pendant cette nuit, dont les places étaient vacantes ou déjà remplies par des étrangers.

Tout à coup, comme saisie d'un sentiment d'épouvante ou de stupéfaction, elle s'arrêta, immobile, ses lèvres pâles entr'ouvertes ; un frisson courut dans tout son être, et les fleurs oubliées tombèrent de ses doigts, en même temps que de ses yeux et de ses joues la lumière et la floraison du matin. Un cri s'échappa de sa poitrine, plein d'une angoisse si terrible que les mourants l'entendirent et se dressèrent sur leurs chevets. Sur un lit de souffrance, devant elle, était étendu le corps d'un homme déjà vieux. Lon-



gues, fines et grises étaient les boucles de cheveux qui faisaient ombre sur ses tempes; comme il était là couché dans la lumière du matin, sa face un moment sembla revêtir une fois encore les traits de sa virile jeunesse : tant changent d'ordinaire les visages de ceux qui vont mourir. L'éclat de la fièvre brûlait encore, rouge et chaud, sur ses lèvres, comme si la vie, semblable à l'Hébreu, avait aspergé de sang son seuil, afin que l'ange de la mort, voyant le signe, passât outre. Il gisait sans mouvement, sans connaissance, mourant; la vie aspirée semblait descendre dans les profondeurs infinies des ténèbres, des ténèbres du sommeil de la mort, et descendre, descendre pour toujours. Du milieu de ces sphères d'ombre, il entendit le cri d'angoisse répété par d'innombrables échos; dans le calme subit qui suivit, une douce voix murmura, avec des accents tendres et comme d'un ange : « Gabriel ! ô mon bien-aimé ! » et s'en alla mourir dans le silence. Alors, dans un rêve, il revit une fois encore le toit de son enfance et les verdoyantes prairies acadiennes, avec leurs rivières boisées, et le village et la montagne et la forêt; et passant sous son ombre, comme aux jours de sa jeunesse, Évangéline lui apparut dans une vision. Des pleurs lui vinrent aux yeux; comme il soulevait lentement la paupière, la vision s'évanouit, mais alors il vit Évangéline agenouillée aux pieds de son lit. En vain il fit effort pour prononcer son nom; les paroles moururent

inarticulées sur ses lèvres, dont le mouvement trahit ce que sa bouche aurait voulu dire. En vain il fit effort pour se lever ; Évangéline, agenouillée à ses côtés, baisa ses lèvres mourantes et lui posa la tête contre sa poitrine. Douce était



la lumière des yeux de son amant, mais elle s'éteignit soudain dans l'ombre : ainsi, à une fenêtre, une bouffée de vent souffle une lampe.

Tout était fini maintenant, et l'espérance, et la crainte, et le chagrin, et tous les serremens de cœur et les désirs

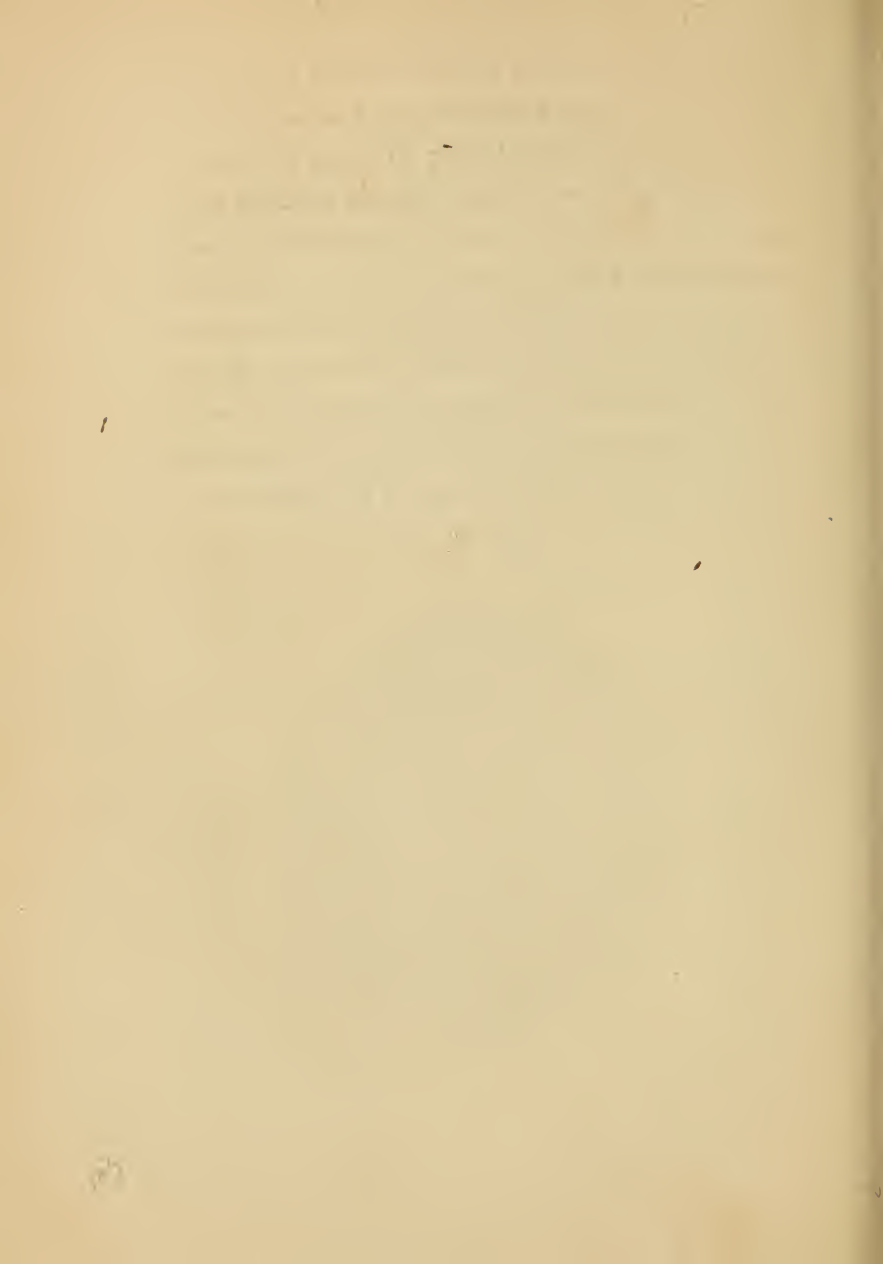
incessants et jamais satisfaits, et les souffrances mornes et profondes, et les angoisses sans trêve de la résignation. Elle pressa une fois encore sur son sein la tête inanimée, elle-même inclina humblement le front et murmura :  
« O Père, merci ! »



C'est toujours la forêt primitive; mais, bien loin de son ombre, côte à côte, dans leurs tombes sans nom, les deux amants sommeillent. Derrière les humbles murs du petit cimetière catholique, au cœur de la ville, ils sont couchés, inconnus, inobservés. Chaque jour les marées de la vie affluent et refluent à leurs côtés, milliers de cœurs qui battent quand les leurs sont pour toujours au repos, milliers de cerveaux qui souffrent, quand les leurs ne sont plus désormais en travail, milliers de bras qui peinent, quand les leurs ont achevé leur œuvre, milliers de pieds qui sont las, quand les leurs ont fini leur voyage.

C'est toujours la forêt primitive ; mais à l'ombre de ses branches habite une autre race qui a d'autres coutumes et un autre langage. Seuls, le long du rivage du lugubre et brumeux Atlantique, quelques paysans acadiens demeurent, dont les pères, exilés et errants, sont revenus mourir au pays natal. Dans la cabane du pêcheur, le rouet et le métier sont encore affairés ; les jeunes filles portent encore la cape normande et le jupon fabriqué au pays, et le soir au coin du feu redisent l'histoire d'Évangéline : cependant, la grande voix de l'Océan prochain gronde dans les roches cavernieuses, et le gémissement de la forêt lui répond en accents inconsolés.





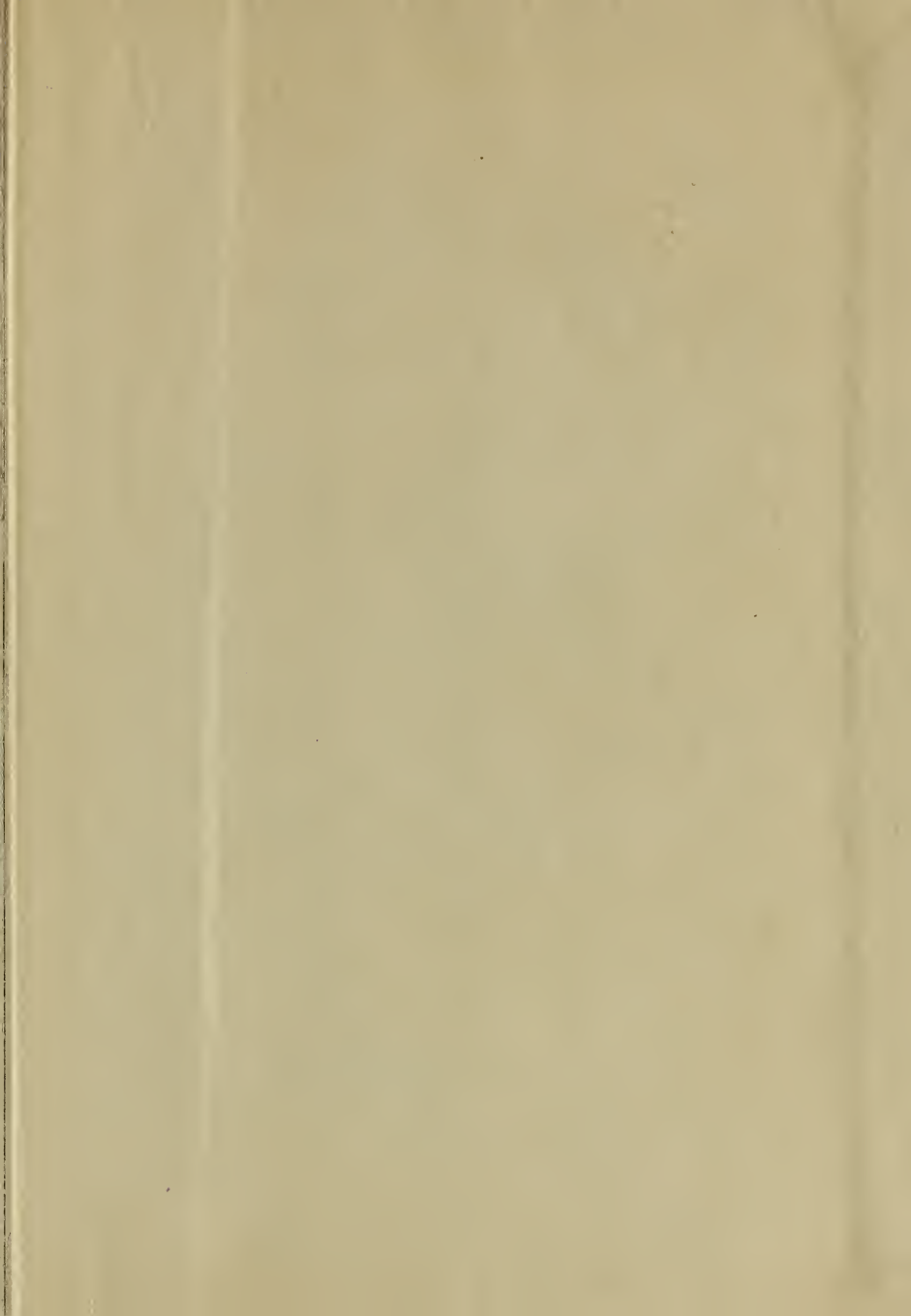




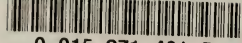








LIBRARY OF CONGRESS



0 015 971 461 5